

Larson

Puggy *Laboratoire pop*

Moji x Sboy p.12 Colt p.14 Las Lloronas p.16 Wajdi Riahi p.17 Damien Chierici p.20
Génération Z & musique live p.22 Être sur un label en 2023? p.26 IA en FWB p.29



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



DISCOVER YOUR NEXT FAVOURITE MUSIC ACT IN THE HEART OF BRUSSELS

LAB K&L
0 10 20 30 40 50

WED 15
THU 16
FRI 17
NOVEMBER

3 DAYS
5 VENUES
>60 ACTS



FIFTY
LAB
MUSIC
FESTIVAL



AB BEURSSCHOUW BURG
BONNEFOOT
BOURSEBEURS
CAFÉ DELUNE

↓
ÅO (BE) / CUMGIRL8 (US) / DEIJUVHS (UK) / DORIAN DUMONT PLAYS APHEX TWIN (BE) / DUMB BUOYS FISHING CLUB (UK) / NZIRIA (IT) / ODETE (PT) / ORIANA IKOMO (BE) / PORCELAIN ID (BE) / SADANDSOLO (FR) / SALOME (FR) / SURUSINGHE (UK) / TUERIE (FR) / VHS (BE) FEAT. KLEINE CRACK, SLAGTER, PARA, ROI, KLEINE KOVA & 100GEN / ZONMAT (BE) & MANY MORE

TICKETS & INFO



17 CONCERTS
9TH EDITION

ROMAIN PILON & JEFF DENSON TRIO (FR/US)
STEVEN DELANNOY QUARTET (BE)
MIKAEL GODÉE - EVE BEUVENS QUARTET (BE-SWE)
GRÉGORY PRIVAT TRIO (FR)
LARA ROSSEEL QUINTET (BE)
LORENZO DI MAIO RUBY (BE)
ETIENNE PLUMER "STEPPE" (BE)

DAVID LINX & GRÉGORY PRIVAT DUO (BE/FR)

SAOUTA (BE)

RIVER
JAZZ
FESTIVAL

23.11 > 09.12
2023

EXPO: BRUXELLES PIXELS

SWING PARTY!

3 STAGES IN BRUSSELS
JAZZ STATION
MARNI
LE SENGHOR

JAZZ STATION BIG BAND
FT. DAVID LINX (BE)

JORIS POSTHUMUS TRIO (NL)

KIDS GRIBOUJAZZ 2 (BE)

KIDS GUY VERLINDE (BE)

RIVER JAZZ NIGHT:
ANNE NIEPOLD (BE)

RIVER JAZZ . B E



MARNI

le seigneur

FEDERATION WALLONIE-BRUXELLES

Francophonie Bruxelles

culture.be REGION DE BRUXELLES-CAPITALE

Ixelles Elsene

Etterbeek

loterie nationale nationale loterie

visit.brussels

EASY SWING

MAISON DU JAZZ DE LIÈGE

BRUSSELSE DE LO SENNE

Génération classique

Concours tremplin pour les jeunes ensembles de musique de chambre

FINALE PUBLIQUE GRATUITE

2 décembre dès 13h30 à Charleroi (PBA)

Finalistes :

- Duo Orchestra
- Koi Collective
- Ensemble Cactus
- Tessera
- Duo Somnium
- Quatuor Encore
- Acordar Quintet



Une initiative des Festivals de Wallonie, en collaboration avec les Ecoles Supérieures des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles et le Conseil de la Musique

© Leslie Artamonov

Infos : lesfestivalsdewallonie.be - 071 51 78 00



Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jacques Proutost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Diane Theunissen
Bernard Vincken
Julien Winkel
Didier Zacharie

Relacteur
Nicolas Lommers

Couverture
Puggy
©Victor Pattyn

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 15 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Janvier 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Lucid
Alex Dossogne
Maria Lorente-Becerra
Miguel A. Padrinana

P.12

Moji & Sboy élargissent leurs horizons



P.14

Colt, un duo, Mille Vies



P.16

Las Lloronas, plus folk que jamais



P.20

Être sur un label en 2025... pourquoi pas ?



P.29

IA en FWB



P.38

Les figures culte du hip-hop belge

PREMIER ALBUM
RAP FRANÇAIS EN BELGIQUE **VOLUME 1**

BRC
BRUSSELS RAP CONVENTION

Disponible en LP/CD • N° 3662 **INDISC**

Édito

Novembre, ce n'est pas vraiment le mois le plus réjouissant de l'année, mis à part peut-être pour les cueilleurs de champignons inconditionnels. C'est le mois le plus gris, celui où la température diminue et où les nuits tombent trop vite. Chouette !

Mais Larsen a de quoi pallier cette morosité annuelle. Il a une fois de plus fait le grand écart dans ses choix éditoriaux entre le retour tant attendu de Puggy, la sortie du gros disque psychédélique de Gros Cœur, la rencontre avec la nouvelle sensation belge Colt, l'évocation de *Brûler Danser*, magnifique spectacle de Lisette Lombé & Cloé du Trèfle que tout le monde s'arrache, ou encore la dernière collaboration entre Pierre Slinckx et Cindy Castillo qui marie avec beaucoup d'élégance musique électronique et orgue portatif.

Sans oublier d'aborder le sujet de société du moment, celui dont tout le monde parle sans savoir vraiment de quoi ça parle. Les IA, petit mot avec grand chamboulement en perspective. Où cela nous mènera, l'IA nous le dira...

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Puggy

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Carl Roosens
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Gros Cœur - Wolvennest
p.12 Moji x Sboy
p.13 Goldson
p.14 Colt
p.15 Lisette Lombé & Cloé du Trèfle
p.16 Las Lloronas
p.17 Wajdi Riahi
p.18 Pierre Slinckx & Cindy Castillo
p.19 Fanny Libert - Nicolas Roulive

Articles

p.20 AVANT-PLAN Damien Chierici
p.22 360° Loïc Riom, Génération Z & musique live
p.25 SOCIÉTÉ Un autre clubbing est possible
p.26 BUSINESS Travailler avec un label en 2025
p.29 TENDANCE Intelligence Artificielle
p.32 IN SITU Allez (à) l'OM

Les sorties

Bonus

p.37 4x4 Julien Tassin
p.38 C'EST CULTURE Figures culte du hip-hop
p.41 ARRÊT IMAGE Romain Venekens
p.42 J'ADORE... Témé Tan
p.42 LANECDOTE It It Anita



© MARCO ZAGAGLIA

musicien

label

Entre son label GniGniGniGniGni et son projet PERITELLE, Carl Roosens n'aime rien tant que sortir de sa boîte.

Carl Roosens sort de sa boîte

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Musicien, auteur, dessinateur, vidéaste et Homme-Boîte, Carl Roosens a trouvé une énième incarnation il y a cinq ans en créant le « minuscule micro label » GniGniGniGniGni avec Barbara Decloux. « L'idée première, c'était de défendre mes projets et de ne plus avoir quelqu'un derrière moi qui m'empêche d'imaginer les choses comme j'en avais envie. Et puis très vite, avec Barbara qui organisait des concerts, on a eu cette envie de produire des artistes coups de cœur. Il y a une quantité folle de projets très excitants. Dans cet océan d'offres, on avait envie d'apporter une couleur. Sans prétention. Mais on peut proposer à ces artistes une petite famille ».

L'idée du label est aussi de trouver de nouvelles voies pour des artistes souvent décalés, qui ne rentrent pas forcément dans les « cases » de l'industrie musicale. « De plus en plus, il faut trouver des lieux plus alternatifs où jouer, trouver d'autres moyens pour être indépendants, trouver une petite sono pour jouer dans des lieux insolites comme une librairie, jouer la journée plutôt qu'en soirée... trouver d'autres couloirs, en somme. En tant qu'auditeur, ça me plaît d'aller à un spectacle où l'alcool n'est pas forcément lié et de découvrir des lieux improbables. De toute façon, les grosses

salles roulent avec les groupes qui sont mis en avant, ça ne sert à rien d'essayer de toujours frapper à la même porte et avoir des refus. C'est plus intéressant de défricher. »

En plus du label, Carl Roosens travaille dans un atelier d'animation, Graphoui. Il a aussi plusieurs projets musicaux en cours. Le dernier en date, PERITELLE, a été monté avec le producteur Zomb., l'auteur Versatyle et le beatmaker ZiKa. « PERITELLE est né du désir de collaborer avec des gens qui gravitaient autour de moi. C'est un projet très excitant parce que je partage l'écriture avec Versatyle, on fait un chouette ping-pong. On prépare un second album qui va sortir au mois de janvier. Ça s'appelle L'ampleur des dégâts. Pour relancer le projet, on a fait des reprises de William Sheller, Bernard Lavilliers... Ce sont des morceaux qui, dans le texte, rejoignent les thématiques qu'on aborde dans l'album. »

Quant aux Hommes-Boîtes... « On va se remettre doucement à l'écriture après deux concerts ces prochains mois à la librairie Brin d'Acier et à la brasserie Byrrh. Je travaille aussi beaucoup avec Noza, qui est le beatmaker des Hommes-Boîtes. C'est un projet à deux dont il est le patron. Mais on prend le temps de bien faire les choses. »



Yma-Sumac

EP-bientôt

ARAPONGA

Atypique

Le groupe ARAPONGA est né avec la volonté de revaloriser et de défendre un répertoire tombé dans l'oubli : celui de la "diva aux quatre octaves", Yma Sumac. ARAPONGA, ce sont sept artistes qui vous invitent à voyager dans la jungle péruvienne à travers un répertoire dynamique, sauvage et surprenant mêlant mambo et lyrisme. Pour l'instant, le groupe enchaîne les concerts remarquables et a été pris sous l'aile de Chouette asbl, avant un EP prévu pour le printemps 2024.



album

soul

Halibab Matador

Retour en solo

Halibab Matador est le "nouveau" nom de scène d'Alban Murenzi, la moitié du duo indie-r'n'b YellowStraps... qu'il a quitté il y a quelques mois pour voler de ses propres ailes. Un nom étrange qui date de l'époque où Alban rapportait avec son pote d'enfance Fabien Leclercq, mieux connu sous le pseudo Le Motel. Quelques teasers ont été dévoilés tout au long de l'année sur YouTube où le guitariste révèle un univers instrumental soul et slow tempo.



EP

post-punk

Stonks

Mort de rire!

"Stonks" c'est l'équivalent anglais de "LOL" ou "mort de rire"... et c'est aussi le nom bien tapé de ce jeune combo bruxellois, auteur d'un premier EP sorti en septembre dernier, *Class Craic*. Assurément une belle découverte en perspective pour vous si vous êtes fan de post-punk sauce Squid ou Shame mais aussi et surtout si vous aimez la trompette car c'est un élément central de Stonks! Le groupe écume actuellement les salles "underground": et si vous alliez vous marrer avec eux?



droam-pop

eosino

Tokyo Witch

Elena Lacroix en solo

Elena Lacroix? Vous connaissez peut-être ce nom si vous êtes fan du groupe shoegaze/ambient pop Eosine : Elena en est la guitariste et la compositrice. Elle dévoile aujourd'hui son univers solo sous le nom de Tokyo Witch (en hommage à Beach House?), un projet qui lui permet de sortir des titres « *trop intimes pour être exposés dans Eosine* ». *Skin Like Feathers* et ses sept titres, en écho aux sept péchés capitaux, verra donc bientôt le jour et il ravira les fans de pop aérienne et comateuse.



folk

live

IAMWILL

Infatigable Guillaume Vierset

Guillaume Vierset s'est lancé dans un nouveau projet solo guitare/voix sous le nom de IAMWILL. WILL (diminutif de Guillaume/William en anglais) sert une folk intimiste et nostalgique via un songwriting intemporel et sans artifices conviant le souvenir de Nick Drake ou les univers de Sufjan Stevens ou Big Thief. Le projet a été lancé officiellement le 5 novembre au Bonnefooi à Bruxelles et il ne connaît pour l'instant qu'une destinée "live". Acoustiquement vôtre.

En vrac...



• Nicolas Michaux mis à l'honneur

Los Médias Francophones Publics sous le charme

Au début du mois de septembre, Étienne Daño déclarait sa flamme à Nicolas Michaux sur les ondes de France Inter! Et cette fois, le chanteur belge reçoit carrément le "coup de coeur" des Médias Francophones Publics. Ce prix, remis par les équipes de Radio France, de la RTBF, de Radio-Canada, de la RTS et de Radio France Internationale (RFI), met à l'honneur un titre signé par un-e artiste francophone. Revenu dans l'actualité au printemps dernier avec un morceau intitulé *Chaleur Humaine*, Nicolas Michaux est aussi le fer de lance du label Capitane Records et un membre fondateur du groupe The Soldiers of Love. L'artiste a ainsi trouvé son équilibre artistique entre chanson française millésimée et références rock ultrasophistiquées. En pleine préparation d'un nouvel album, il accompagnera notamment le chanteur américain Adam Green lors de sa prochaine tournée européenne, en mars 2024.

• MaMA music & convention

Des centaines de podcasts sur des sujets d'actu

Vous pouvez retrouver les conférences, workshops, keynotes du MaMA depuis 2016 sur une seule et même plateforme, avec plus de 600 podcasts en français et en anglais. Avec des milliers de professionnel·les présent·es chaque année, le MaMA music & convention est le plus grand rassemblement de la filière musicale en France. S'y réunissent français et internationaux, indépendant·es et majors du disque, producteur·rices de spectacles et "associatifs", salles de spectacles et festivals, managers et éditeur·rices de musique, startup et créateur·rices de contenus numériques, média... et évidemment des artistes. Des sujets phares et "chauds" de l'industrie musicale y sont abordés tels que financements et valeurs, marketing et communication, innovation et data (pas mal de rencontres autour de l'intelligence artificielle bien évidemment ou encore de l'écologie), politiques culturelles, synchro, création et autoproduction, etc. etc. Découvrez ces (replay) podcasts sur le site du MaMA: mama-convention-podcast.com.

• Un "Real Book" liégeois

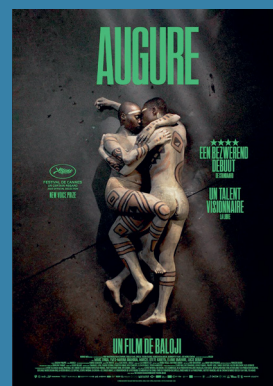
Le vol.1 disponible!

"Real Books"? Pour ceux qui ne sont pas des habitué·es des salles veloutées de la note bleue, les real books étaient des "recueils" de partitions de grands standards du jazz, à l'origine des titres de Gershwin, de Cole Porter et d'autres "classiques", des chansons comme *Autumn Leaves*, *My Funny Valentine* ou même *Bluesette*. Ces livres circulaient dans la communauté jazz et permettaient aux musiciens de tous horizons, qui ne s'étaient jamais rencontrés, de se mettre à jouer ensemble avec un background commun. Jean Haesen, de l'Euregio (une des plus anciennes coopérations transfrontalières au cœur de l'Union européenne), a contacté le contrebassiste liégeois André Klenes en 2020 afin de réaliser une version du Real Book pour la Province de Liège. Chaque compositeur·trice de la scène jazz de la région de la Cité ardente a été contacté·e et a pu proposer une œuvre représentant son univers: « *une fenêtre ouverte sur son œuvre globale présente et à venir* », comme le dit André Klenes. C'est ainsi que l'on retrouve des partitions d'artistes aussi divers et variés qu'Igor Gehenot, Véronique Gillet, Jean-Pierre Froidebise, Antoine Pierre, Éric Legnini, etc. Jean-Pol Schroeder de la Maison du Jazz de Liège: « *Ce Real Book d'un genre nouveau n'a pas pour ambition de se substituer aux volumes basiques mais de les compléter et de les enrichir. La connaissance de la tradition (et donc des standards au sens large du terme) reste, selon moi, indispensable à toute pratique cohérente du jazz.* ». En vente ici: audionco-k.com.

• Une maison des cultures urbaines à Bruxelles ?

Tollo est la question...

Le Collège de la Commission communautaire française (COCOF) a lancé un marché public afin d'évaluer la pertinence de créer une maison des cultures urbaines dans la Région de Bruxelles-Capitale. C'est l'asbl Lézarts Urbains qui a été mandatée pour tenter de répondre à cette question et qui réalise actuellement pour ce faire une enquête avec une approche participative visant à fédérer un maximum d'acteurs et d'actrices autour du projet. Si vous êtes un-e artiste des cultures "urbaines" exerçant vos activités en Région de Bruxelles-Capitale, votre avis compte! Qui cela concerne-t-il pratiquement? Par cultures urbaines, il est entendu toute pratique culturelle dans le champ de la danse, de l'écriture, de la musique, du graffiti et street art, influencés par les pratiques du hip-hop et tout autre pratique émergente se revendiquant de cet héritage. Pour répondre au questionnaire et faire entendre votre voix, vous trouverez le lien sur larsonmag.bo!



• Le film Augure de Baloji représentera la Belgique aux Oscars En route vers l'Amérique ?

Décidément, plus rien ne semble arrêter Baloji! Lorsqu'il n'est pas dans un studio d'enregistrement, le chanteur se distingue au cinéma. L'artiste belgo-congolais défend actuellement les couleurs du film *Augure*, premier long-métrage de sa carrière. Déjà récompensé lors de la 76^e édition du festival de Cannes, mais aussi du côté d'Angoulême, l'ouvrage de Baloji est cette fois en route vers... la cérémonie des Oscars. Mais avant d'en arriver là, il y a encore un peu de chemin à parcourir. *Augure* a été choisi comme candidat belge à la présélection pour l'Oscar du meilleur film étranger. C'est ce qu'a annoncé l'agence Wallonie Bruxelles Images. Il rejoint ainsi une large sélection internationale, parmi laquelle les cinq nommés pour le trophée seront sélectionnés le 23 janvier 2024. La cérémonie des Oscars se tiendra le 10 mars prochain, à Los Angeles. Reste donc à croiser les doigts et croire – très fort – en les chances du film qui, avant ça, sortira dans nos salles de cinéma le mercredi 15 novembre.

• Avant la mi-temps, Juicy occupe le terrain Aux côtés des Red Flames!

Après neuf ans de collaboration et plus de 600 concerts délivrés dans une débauche de bonne humeur et d'excellentes vibrations, les filles de Juicy s'apprentent à marquer une pause. Et pour cause, l'une des deux chanteuses du groupe attend un heureux événement. Mais évidemment, avant d'appuyer sur pause, Juicy se donne encore à fond les ballons. Sur le terrain de foot notamment, en signant un hymne pour les Red Flames qui, soutenues par la musique du duo, devraient aisément empiler quelques buts supplémentaires dans le temps additionnel. Et puis, surtout, Juicy annonce la sortie d'un nouvel EP, entièrement chanté en français et assemblé avec la complicité du groupe ECHT!

- **Conservatoire de Bruxelles**
Des concerts pour fêter
les travaux

See you after the break! C'est le titre de cet événement (une série de concerts) mis en place pour célébrer la prochaine rénovation du Conservatoire de Bruxelles dont les travaux ont débuté le 19 octobre... avec une fin de chantier annoncée le 22 juin 2024! On nous annonce donc que la salle de concert ouvrira toutefois ses portes chaque mois, un événement étalé donc avec au programme des concerts qui visiteront divers répertoires, classique ou contemporain, jazz... voire même pop-rock. Dix concerts pour profiter une dernière fois de l'atmosphère particulière et de l'acoustique exceptionnelle de cette salle de concert exceptionnelle. Le bâtiment du conservatoire est l'œuvre de l'architecte belge Jean-Pierre Cluysenaar. Avec les galeries royales de Saint-Hubert (Bruxelles), il est l'un des derniers bâtiments remarquables conservés de cet architecte. Construit entre 1872 et 1876, le Conservatoire est un point de repère dans le développement de l'architecture néoclassique et éclectique. Le complexe est un monument protégé à haute valeur patrimoniale et un lieu unique au cœur de la capitale européenne. Pour consulter le programme : soyouafterthebreak.be.

- **Olivia Wahnou de Oliveira**
Nouvelle directrice
du Conservatoire de Bruxelles

Olivia Wahnou de Oliveira a pris ses fonctions comme nouvelle directrice du Conservatoire de Bruxelles le 2 octobre dernier. Diplômée et agrégée en Philosophie ainsi qu'en Histoire de l'Art et Musicologie de l'Université Libre de Bruxelles, et dotée d'un Executive Master en Leadership et People Management, Olivia Wahnou de Oliveira débute sa carrière comme chercheuse en musicologie à l'Université de Bruxelles. Elle travaille également comme collaboratrice au Théâtre royal de la Monnaie et au Palais des Beaux-Arts et enseigne dans plusieurs établissements d'enseignement supérieur. Elle entre ensuite au Conservatoire royal de Bruxelles comme Bibliothécaire (2008) et professeure en Encyclopédie de la Musique (2006) et Suivi de Mémoire (2015). Engagée dans de nombreux projets au sein de l'institution, elle devient Présidente de l'Union du Corps Professoral (UCPCRB) en 2018 puis directrice de l'établissement en 2023. Olivia Wahnou de Oliveira succède ainsi à Frédéric de Roos, qui a dirigé l'institution pendant vingt ans. Elle devient la première femme à la tête de cette institution.

- **Vitrine Chanson et
Musique jeune public**

Du nouf et des prix

Comme chaque année, au début du mois d'octobre, la Fédération Wallonie-Bruxelles célèbre les nouvelles créations musicales à destination du jeune public à l'occasion de la Vitrine Chanson et Musique jeune public. Organisée du 2 au 4 octobre entre La Maison qui Chante et La Montagne Magique, l'édition 2023 a mis à l'honneur neuf propositions artistiques. Trois productions, en particulier, ont tiré leur épingle du jeu. Le prix de la ministre de la Culture a été décerné au spectacle *Walangaan* du Théâtre de la Guimbarde. Entre chants et percussions, ce spectacle entend sensibiliser les petits – et grands – à l'importance de l'eau dans nos vies. Depuis la goutte jusqu'à l'averse, depuis le clapotis jusqu'à la cascade. Fait de fontaines, de bassines, de robinets et de verseurs, cet univers lumineux reflète la douce sensation des premiers bains et devient le miroir d'intimes émotions. Une mention pour la générosité, la fluidité et la cohérence de l'ensemble a été attribuée au spectacle *La petite fille aux tissus* de la compagnie Toum. Une mention pour la poésie, la sensibilité et le raffinement de la proposition a également été attribuée au spectacle *Grand ciel* de l'incontournable André Borbé. Les programmateurs, programmatrices et les enseignants et enseignantes qui souhaitent programmer un spectacle musical dans le cadre scolaire peuvent consulter les modalités d'intervention sur le site de la Création artistique.

- **Budget "culture"**

6,8 millions d'euros supplémentaires

La ministre de la Culture, Bénédicte Linard, annonçait le 6 octobre dernier une bonne nouvelle via ses réseaux sociaux et touchant à l'accord arrêté pour le budget 2024. Elle y parle d'un « budget ambitieux, sérieux et sur lequel nous avons travaillé pour améliorer concrètement le quotidien des francophones ». Elle y fait surtout mention d'un point important, à savoir des moyens supplémentaires. Et plus concrètement d'un montant de 6,8 millions en sus pour les arts de la scène, pour « permettre à un maximum de projets culturels de voir le jour et rendre la culture toujours plus accessible à chacun et chacune ». Reste à connaître bien évidemment la clé de répartition de cette manne extra-ordinaire... Et, écolo jusqu'au bout des ongles, la ministre ajoute bien à propos : « Il s'agit également de poursuivre les investissements dans la transition, réduire notre dépendance énergétique et les factures, et rendre nos secteurs et nos bâtiments plus résilients face au dérèglement climatique ». De l'argent qui sera bien utilisé.

- **Lo Jyva'Zik tire
sa révérence**

Une dernière édition et puis s'en va

Fondé en 2007, le festival Jyva'Zik vient d'annoncer que la 17^e édition, qui s'est déroulée les 27 et 28 octobre derniers sur le site du PAM Expo (Parc à Mitrailles) à Court-Saint-Étienne, serait aussi la dernière. Imaginé tel un trait d'union entre les années folles et un futur qui chante, l'événement est aujourd'hui confronté à d'insolubles problèmes financiers. En cinq ans, le festival a vu ses subsides et partenaires fondre comme neige au soleil... Encore subsidié à hauteur de 47.000 euros en 2018, le Jyva'Zik doit aujourd'hui "se contenter" de 28.000 euros d'allocations culturelles. Un montant insuffisant pour couvrir des charges qui s'amoncellent, des cachets artistiques qui explosent et d'autres augmentations à mettre en lien direct avec les phénomènes inflationnistes. Les organisateur-trices de préciser dans une de leurs dernières newsletters : « Notre modèle économique n'est plus tenable dans un contexte qui ne présage rien de meilleur pour les petits et moyens festivals. Alors oui, échouer maintenant, ça nous fait grincer les dents, ça nous fout la hargne et ça nous serre le cœur. » Souvenez-vous, Larsen en parlait dans un article qui a bien tourné sur les réseaux : *La fin de la classe moyenne du secteur musical* (Larsen⁵⁴).

- **Spaguetta Orghasmond
s'invite sur Netflix**

À la faveur d'une collaboration
avec Los Sustos

Installé entre la statue du Marsupilami et Tournai – ou plutôt entre le Water Moulin et le Rockerill –, le groupe Spaguetta Orghasmond, actuellement en tournée avec La Jungle, chante *L'amour à Charleroi* mais aussi d'incroyables ritournelles garage-punk, souvent infusées de variété et de refrains yéyé. Connue pour ses concerts légendaires, la formation wallonne connaît actuellement une existence parallèle sur Netflix via *Tu Mexiques*, un titre issu d'un enregistrement commun avec les Mexicains de Los Sustos. Repris dans la BO du film *La Gran Seducción*, remake de *La Grande Séduction*, un long-métrage réalisé en 2003 par le Québécois Jean-François Pouliot, le morceau rock-garage utilisé pour les besoins de la production Netflix ne fait aucun doute sur les dépositaires des paroles : « Un Mexicain basané est allongé sous mes pieds. Luis Mariano, Impresario ! El Grand Jojo et mosquito ! Tu mexiques avec ton Sombrero ! ». Une pièce à conviction à ajouter au dossier, alors que le groupe belge – crédité sous le nom de Los Spaguetto – n'a toujours pas touché la moindre compensation financière pour l'utilisation de sa chanson. Moins "mexiquant", ça, évidemment...



©BOLDATWORK

retour

pop

Puggy

Laboratoire pop

ENTRETIEN : LUC LORFÈVRE

Six ans après les derniers concerts de la tournée *Colours*, Puggy publie *Never Give Up*, premier single annonciateur d'un retour sur scène et d'un album attendu pour 2024. Matthew Irons, Romain Descampe et Egil "Ziggy" Franzen ne sont pourtant pas restés inactifs durant cette longue pause. Dans leur studio ixellois qui leur sert de quartier général, les trois membres de la plus européenne des formations belges ont composé plus de 200 chansons et enchaîné les collaborations avec la jeune génération. D'Angèle à Charles, en passant par Yseult ou Alice on the Roof, ils se sont transformés en entrepreneurs artisanaux de la pop, apportant leur expérience tout en s'imprégnant des nouveaux codes de la diffusion musicale. Une démarche unique et inspirante.

Paru le 6 octobre dernier, le single *Never Give Up* (« Ne jamais abandonner ») qui marque votre retour en tant que trio sonne comme une déclaration de foi. Était-ce le but recherché ?

Matthew Irons : Nous n'aurions pas pu mieux le dire que vous. C'est exactement ça, une déclaration de foi. Nous avons écrit *Never Give Up* voici plusieurs mois. Elle est toujours restée en tête de liste de nos préférences comme premier single. *Never Give Up* est un hymne à la résilience. Il y a un rythme catchy avec une énergie contagieuse dans le refrain et aussi beaucoup d'auto-dérision dans le clip.

Egil "Ziggy" Franzen : On y retrouve l'ADN de Puggy. Puggy, c'est bien sûr encore plein d'autres choses en 2023 mais cette chanson contient dans le ton, le son et la forme, tous les éléments propres à Puggy que nous voulions remettre en avant pour marquer notre retour.

Vous guettiez les réactions avec une appréhension particulière ou était-ce "un premier single" comme il y en a déjà eu d'autres ?

MI : Rien n'est jamais gagné. C'est toujours un risque de prendre une pause si longue en tant que groupe. Mais plus qu'une appréhension, c'est surtout l'excitation de revenir qui nous animait. *Colours*, notre dernier album, date de 2016. Notre tournée s'est achevée en 2017. Pour le même prix, les gens auraient pu nous oublier. Nous avons été particulièrement touchés des réactions à la sortie de *Never Give Up*. Il y a eu beaucoup d'amour du public mais aussi beaucoup de bienveillance et de curiosité de la part des médias. Indépendamment de la chanson et de ses qualités, on se dit que cet accueil est le fruit de tout ce que nous avons réussi à installer au cours de notre carrière.

Vous êtes-vous fixé une deadline pour la sortie du nouvel album ?

Romain Descampe : Aucune date n'a été arrêtée. Nous avons beaucoup de nouveaux morceaux qui nous plaisent mais nous réfléchissons encore à la playlist la plus équilibrée. L'album sera plus uniforme dans sa palette que ne l'était *Colours*. Nous restons toujours attachés au format album. La différence, c'est que nous pouvons prendre tout notre temps aujourd'hui. Le disque arrivera quand nous serons prêts. Par contre, ce qui est certain, c'est que nous avons envie de dévoiler d'autres choses avant sa sortie. On verra sous quelle forme.

MI : Notre premier album *Dubois Died Today*, en 2007, a été enregistré en deux jours. *Something Might Say*, en 2010, a été fait en dix jours. Pour tous nos disques précédents, c'était le même modus operandi. Dès qu'on sortait du studio avec une douzaine de chansons terminées, on les confiait au mixeur et on ne pouvait plus rien faire. Ici, on peut encore tout s'autoriser. Au moment où on parle, on ne peut pas dire ce qui va exactement figurer sur notre prochain album. Je ne sais pas si cette option est meilleure ou moins bonne qu'avant. Mais une chose est sûre, la situation est différente. Le monde de la musique a complètement changé depuis la sortie de *Colours*. On essaye de comprendre les nouvelles attitudes, tant chez l'artiste qu'auprès du public. Quand nous avons décidé de prendre une pause en 2017, Instagram n'en était qu'à ses balbutiements. Regardez ce que c'est devenu aujourd'hui. TikTok a pris une importance capitale dans la diffusion de musique. Des singles, un EP, des vidéos, du teasing ? On ne se refuse rien... Tout est possible et ça nous excite. Nous avons toujours déclaré que le nouvel album verrait le jour quand nous serions entièrement satisfaits du résultat. Là, on est entièrement satisfait du premier single *Never Give Up*. Pour le reste, on va y aller progressivement.

Vous avez travaillé avec l'ingénieur du son Nikola Fève, alias Nk.F, connu notamment pour son travail avec PNL, Damso ou Orelsan. Une manière d'intégrer des sonorités urbaines dans votre musique pop ?

RD : Après avoir passé plusieurs années à composer à trois dans notre studio ixellois, nous voulions avoir une oreille extérieure. Nikola Fève n'est pas un producteur comme on l'entend généra-

lement. Il reçoit les chansons, fait des choix radicaux, nous les soumet en nous disant : « Voilà comment j'ai envie qu'elles sonnent. À prendre ou à laisser ». À nous de dire oui ou non. On ne lui dicte rien et lui, il ne se met pas à notre service. Il apporte sa touche, sa subjectivité, ses convictions et ses sons qui sont effectivement très urbains. C'est hyper intéressant. Plusieurs morceaux qui lui ont été confiés nous sont revenus avec davantage d'énergie. On les retrouvera sur l'album.

Puggy

« Un musicien doit se considérer comme un entrepreneur s'il veut avancer. »

C'est en 2017, après votre participation au festival Sziget en Hongrie, que vous avez décidé de mettre votre trio entre parenthèses. À ce moment-là, vous évoquiez une pause de six mois...

MI : Après Sziget, nous étions tout simplement exténués. La tournée *Colours* avait été galvanisante mais aussi énergivore. En nombre de dates et au niveau de la production, c'était la proposition live la plus ambitieuse depuis les débuts du groupe. Pendant près de quinze ans, Puggy avait été notre seule priorité à Romain, Ziggy et moi-même. Toutes nos actions étaient décidées exclusivement en fonction du groupe. Mais on commençait aussi à recevoir de plus en plus de propositions spécifiques. Pour écrire des musiques de film, enregistrer avec un orchestre symphonique, collaborer à trois, à deux ou individuellement aux projets d'autres artistes. Comme vous le savez, on m'a également invité à participer à une émission télé (*The Voice Belgium*, puis *The Voice Kids*, - *ndlr*)... Nous ne voulions pas rater ces opportunités. Il y avait aussi les technologies qui explosaient de partout, d'autres manières de créer musicalement et nous avions tous les trois envie d'assimiler ces nouveaux codes. En 2015, peu avant la sortie de *Colours*, nous avons investi dans un bâtiment à Ixelles qu'il a fallu emménager en studio et local de répétition. Et tout ça a pris bien plus de temps que les six mois de pause que nous nous étions fixés.

Vous avez continué à vous voir durant toute cette période ?

RD : On s'est vu tous les jours. Le studio a été le quartier général de toutes nos activités ces six dernières années. À côté de tous les projets extérieurs, nous n'avons jamais cessé de composer pour Puggy.

MI : On doit avoir composé quelque 200 chansons pour Puggy. Beaucoup que nous avons finies, d'autres qui sont restées à l'état d'idées. Nous étions chaque jour au studio de 9 à 17 heures. C'était notre bureau, notre laboratoire.

Cette pause, c'était aussi une manière de gagner votre liberté ?

EF : Pour moi, outre le studio, le plus gros changement survenu ces six dernières années, c'est que Puggy n'est plus sous contrat

avec un label. Nous ne sommes plus dans la dynamique album/tournée/album. Nous pouvons voir les choses complètement différemment. Nous sommes plus créatifs et plus sérieux. Si on ne retient que les albums, Puggy n'a plus rien sorti depuis 2016. Mais nous n'avons pourtant jamais cessé de faire de la musique et de travailler depuis le début de cette pause.

MI : Ziggy a raison. Avec les attentes d'un label, nous aurions sans doute été forcés de sortir quelque chose plus rapidement sous le nom Puggy, au risque de se répéter. Ici, en collaborant sur des tas de projets différents, nous avons pu nourrir notre inspiration. Être au contact de nombreux jeunes artistes nous a aussi permis de mieux comprendre certains modèles de fonctionnement plus autonomes. Pour nous qui sommes issus de la "vieille" école, c'était hyper stimulant. En fait, si nous avons pu faire partager notre expérience à tous ces jeunes artistes, nous avons aussi beaucoup appris en les côtoyant.

Matthew, vous avez coécrit *La Loi de Murphy*, premier tube d'Angèle. On retrouve un ou plusieurs membres de Puggy derrière des chansons d'Yseult, Charles, Alice on the Roof ou encore Adé. Est-ce qu'il y a un "son Puggy" qui s'est imposé ces dernières années malgré votre absence ?

EF : Hormis pour *La Loi de Murphy* d'Angèle où Matthew a collaboré au texte, la plupart des collaborations que vous évoquez se sont matérialisées dans notre studio ixellois. Ce studio a une âme et ça se ressent peut-être dans certaines productions. Mais je ne crois pas pour autant qu'on entend un son "à la Puggy" sur les chansons des autres. Quand Romain, Matthew ou moi collaborons à un autre projet, on se met au service de l'artiste. On ne vient pas comme "membre de Puggy". On vient comme musicien, producteur, auteur ou compositeur.

RD : Travailler avec d'autres artistes nous permet aussi de sortir de la bulle "Puggy", de prendre l'air et d'autres inspirations. Personnellement, quand Alice on the Roof et Charles m'appellent, je me focalise sur leur univers et je vois comment je peux les aider à terminer leurs chansons ou apporter ce petit "truc" supplémentaire qu'elles recherchent. Je ne me dis jamais : «*Je vais placer une ligne de basse comme sur une chanson de Puggy et ça va fonctionner*». Si je trouve une bonne ligne de basse pour Puggy, je la garde pour Puggy (rires).

MI : Je suis moins tranché. Ziggy à la batterie, Romain à la basse, ils ont des sonorités bien à eux. Moi, quand j'entends le nouveau single d'Alice on the Roof, *Change My World*, je trouve ça merveilleux, 100% original et 100% Alice on the Roof. Ce n'est pas Puggy mais il y a des choses qui me semblent familières. Par contre, pour avoir le son et l'alchimie Puggy, on doit être à trois ensemble et faire des chansons de Puggy.

Vous êtes issus de l'école jazz, celle des clubs, de l'impro et du live. Les concerts vous ont manqué ces six dernières années ?

MI : Oui, mais pas au point de faire du live pour faire du live. Puggy a reçu des offres alléchantes pour jouer dans des festivals, notamment à la reprise des concerts après le Covid. Mais on n'avait pas envie de remonter sur scène uniquement pour reproduire notre back-catalogue. Certains artistes acceptent ce genre d'opportunités et je peux les comprendre. De notre côté, nous préférons attendre d'avoir de nouvelles choses à proposer. Mais je vous rassure, après notre concert du 11 mars à l'Ancienne Belgique (*complet en moins d'une heure, - nldr*), on va encore pas mal jouer en 2024.

Comment se sont passées les premières répétitions pour le live ?

EF : Les anciens morceaux, c'est comme pour le ski et le vélo, ça ne s'oublie pas. Pour les nouveautés, c'est vraiment excitant. Les premières sensations sont très bonnes.

MI : On a fait nos premières répétitions fin septembre au studio, dans la cuisine, car c'est la pièce qui sonne le mieux. C'est là, entre les machines à café, une pour les espressos de Ziggy et de Romain,

l'autre pour mes décaféinés, qu'on répète pour le live, qu'on a enregistré la plupart des voix de nos nouvelles chansons et qu'on prend toutes les décisions importantes liées au groupe.

Mine de rien, ça va bientôt faire vingt ans que Puggy existe. Vous y pensez parfois ?

EF : Le vingtième anniversaire, c'est en 2025 si je ne me trompe pas. On n'y pense pas. C'est une bonne chose, ça signifie que nous sommes toujours en mouvement et dans l'action.

MI : Même pendant cette pause, nous n'avons pas essayé de mesurer le chemin parcouru. On n'est pas du genre à regarder les photos de notre premier Forest National ou à réécouter nos premiers disques en se disant : «*Qu'est-ce que c'était cool*». Le bilan ou la mise à plat, ce sera quand nous aurons septante-cinq ans. Le présent est tellement excitant qu'on n'a pas besoin de regarder en arrière. Comme l'a dit Ziggy, nous sommes super contents de pouvoir bientôt rejouer nos anciennes chansons sur scène mais on ne doit pas s'y replonger avec nostalgie pour pouvoir les proposer. Elles sont en nous. Elles font partie du voyage.

Nicolas Renard, votre manager depuis *Dubois Died Today* en 2015, est devenu pendant votre pause celui d'Angèle et de Clara Luciani. Faut-il s'attendre à une nouvelle stratégie pour Puggy ?

MI : Nous sommes bluffés de son parcours. Nous sommes très fiers et reconnaissants de travailler toujours ensemble. On profite de son expérience, de son équipe et de ses idées. Ce qui est magnifique, c'est que lorsque nous avons décidé de mettre Puggy en pause pour assouvir d'autres envies artistiques, Nicolas a, lui aussi, développé ses activités. Sylvie Farr, l'ex-babysitter d'Angèle qui est devenue sa manager, a approché Nicolas Renard parce qu'elle trouvait qu'il faisait du bon boulot avec Puggy. Angèle est devenue le phénomène qu'on sait et puis il y a eu Clara Luciani. Sylvie et Nicolas ont appris plein de choses, ont constitué une équipe très jeune qui est redoutable au niveau de l'inventivité.

Teasing sur les réseaux sociaux, fuites plus ou moins organisées, showcase gratuit annoncé en dernière minute, clip évoquant l'I.A., promo éclair et massive sur les radios et dans les JT téléés le jour de sa sortie... Le lancement de votre single *Never Give Up* a suivi toutes les règles du marketing musical moderne. C'est nouveau pour vous ?

MI : Tout s'est construit en concertation. Il y a eu un rétroplanning bien sûr mais finalement, tout ça a été très spontané. Il ne faut pas oublier une notion importante : l'amitié. C'est l'amitié qui a toujours lié Puggy à Nicolas. On se parle beaucoup, on échange et on avance. À nouveau, plein de décisions sur le lancement de *Never Give Up* ont été prises dans la cuisine du studio. Nicolas et son équipe débordent d'imagination et les nouvelles technologies nous donnent plein de nouveaux jouets. C'est très gai de rebondir de cette manière.

RD : Le travail sur le clip de *Never Give Up* (*réalisé par Brice VDH, primé aux Victoires de la Musique pour ses clips de Julien Doré, - nldr*) est un bon exemple. On bénéficie de son expérience mais le résultat est en parfaite cohérence avec la chanson et notre projet.

En fin de compte, vous êtes devenus des entrepreneurs de la pop ?

MI : Je ne veux pas rentrer dans le débat sur le statut de l'artiste. Mais en toute sincérité, un musicien doit se considérer comme un entrepreneur s'il veut avancer. Se contenter de faire de la musique sans penser à autre chose, ça ne sert à rien. Un musicien, c'est comme un ébéniste, un journaliste ou un peintre. Nous sommes des indépendants qui créent à partir de rien. Il y a plein d'outils qui nous permettent de faire avancer notre projet mais ça demande de l'énergie et des connaissances qui dépassent le simple fait de jouer ou de chanter. Nous ne sommes plus seulement des musiciens, nous ne sommes certainement pas des businessmen. Mais oui, nous sommes devenus des entrepreneurs.



rock-psyché

gros-disque

© AMÉLINE VILDAER

Gros Cœur

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Apparu entre Liège et Bruxelles, sur un itinéraire jalonné de rock psyché, de mots français et d'envies exotiques, Gros Cœur carbure à l'amour et à la bonne humeur. Cette conduite irréprochable s'apprécie désormais sur album !

À peine formé, déjà confiné, Gros Cœur a eu le temps d'affûter sa mécanique avant de rouler sur la finale du concours Du F. dans le texte 2022. « C'était notre premier concert en public », retrace Adrien, guitariste et voix d'une formation à quatre têtes. Accompagné par la basse de Julien, la batterie d'Alex, mais aussi par la guitare et les percussions de Jimmy, le chanteur poursuit : « Au début nos maquettes reposaient sur des textes en anglais. Puis, par facilité, nous avons bifurqué vers le français, notre langue maternelle. » Plutôt utilisé comme un instrument, le chant s'élance ici dans un enchaînement de références psyché. Sans jamais s'arrêter en chemin, Gros Cœur évoque à la fois Tame Impala, King Gizzard, Altin Gün ou Corridor.

Enchanté, mais pas prioritaire, le français y trouve l'occasion de traverser les frontières. Au diable l'accent, la phonétique et l'articulation ! Sur le premier album de Gros Cœur, tout est affaire de mélo-

dies à l'acidité exotique. « Dans la francophonie européenne, les gens tiennent beaucoup à la notion de chanson à texte. Par rapport à ça, nous sommes plus proches de ce qui se fait au Québec où les artistes combinent le français avec des influences indie rock typiquement anglo-saxonnes. »

Premier vinyle servi par le quatuor, Gros Disque se joue toujours avec le sourire. « À un moment, nous avons pensé l'appeler "Gros Œuvre", se marre Jimmy. Au-delà de la blague, ce titre est aussi une façon d'éviter de trancher sur le format », indique Julien.

« Comme cet enregistrement de cinq morceaux s'étale sur près de quarante minutes, notre formule se situe entre un EP et un album. Pour ça, c'est un peu la voie du milieu. Et puis, comme pour trouver le nom du groupe, nous n'avons pas cherché mille ans pour choisir le titre du disque. Quand une blague nous fait marrer, on la partage volontiers avec tout le monde. » De quoi s'assurer un énorme capital sympathie.



album

black-metal

© MOTHMEISTER

Wolvennest

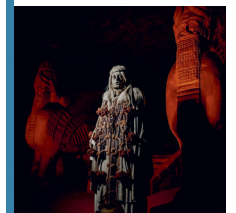
TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Wolvennest est bien plus qu'un groupe de doom metal. Car si la noirceur est emblématique du groupe, des influences psyché, post-punk et une approche expérimentale donnent à leurs compos un univers aussi fascinant qu'original.

François Breulet alias Corvus Von Burtle est cofondateur du groupe. Leurs balbutiements datent d'août 2013 lorsque celui-ci commence à composer avec les guitaristes Marc de Backer et Michel Kirby. La chanteuse Shazzula n'arrivera que sur le deuxième album. Le groupe s'est assez rapidement doté d'une section rythmique avec John Marx à la basse et Bram Moerenhout à la batterie. Après Void en 2018, Vortex en 2019 et Temple en 2020, les bruxellois sortent aujourd'hui *The Dark Path To The Light*. Si la plupart des titres sont interprétés par Shazzula, *Timeless all and nothing* est assuré par un jeune chanteur islandais nommé Dagur Gislason, du groupe Misþyrming : « La scène black metal a explosé en Islande ces 10 dernières années et Dagur, que l'on a rencontré plusieurs fois, en est un des représentants », explique François Breulet. Si l'enregistrement a été entièrement réalisé « à la maison », les prises ont été mixées par leur fidèle producteur Dêhà.

« Le home recording permet de concilier nos agendas car tous les membres du groupe ont d'autres projets musicaux. » Le résultat ? Un album hypnotique et progressif, aux ambiances tantôt cinématographiques (*Adversities*) ou celtiques avec des riffs « symphoniques » dignes de Toni Iommi de Black Sabbath (*Lost Civilization*). On retrouve pas mal de samples sur cet album mais difficile d'en trouver l'origine puisqu'il sont créés avec leurs propres voix ! Si vous avez raté Wolvennest au Botanique en octobre dernier, il faudra être patient car le groupe est bien plus souvent ailleurs en Europe qu'en Belgique... avec même un détour par l'Angleterre en mars 2024.

Wolvennest
The Dark Path To The Light
Vân Records





album

hip-hop

©LUCID

Moji x Sboy

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Au lendemain d'un été studieux et d'un EP des plus remarqués, le tandem liégeois Moji x Sboy semble bien parti pour durer. Et briller. Chronique d'une mutation gagnante.

Depuis quelques années déjà, l'un ne va pas sans l'autre et leurs avatars vont de pair(e). Amis d'enfance tous deux natifs de Liège, Moji et Sboy ont basculé ensemble du côté hip-hop de la force vers leurs 18 ans. De leurs premiers travaux émanent des influences pop-rock, lo-fi et emo. Un style-signature qui, très vite, va faire leur succès.

L'année 2022 semble marquer un virage esthétique pour votre duo. L'envie de pousser d'autres portes ?

Moji : C'est surtout parti de l'envie qu'on avait tous les deux de se lancer un défi. Depuis nos premières sorties, nous avons écouté énormément de sons, découvert de nombreux artistes, d'autres manières de faire du rap... Tout ça nous a beaucoup inspiré et on s'est nourri de ces nouvelles influences pour faire évoluer notre musique.

Sboy : C'était purement par souhait. L'envie d'assouvir notre curiosité et d'essayer. Nous nous sommes inspirés de la DMV par exemple, qui désigne une manière de poser son flow et de se placer. En gros, ça consiste à superposer ses phrases, à faire en sorte qu'elles se marchent un peu l'une sur l'autre.

Qu'est-ce qui a le plus changé au regard (et à l'écoute) de vos premiers travaux ?

Moji : La différence majeure, c'est notre manière d'aborder les choses et notre façon de travailler. On s'est dit qu'on allait se faire plaisir mais en prenant des risques. *Temps d'Aime* (sorti en 2021, - nldr) marque une phase où on se cherchait encore. À l'époque, on creusait un style qu'on aimait, et qui nous réussissait bien, mais qui semblait éphémère aussi. Avec *Automne*, on est sorti de cette zone de confort, on a vraiment évolué artistiquement... En découvrant des choses qu'on aime, des manières de poser, des styles d'écriture. On se sent plus libres qu'avant, de faire ce qu'on veut, de parler de nous aussi. Et on surkiffe chaque minute des huit titres de ce dernier projet.

Moji x Sboy

« On s'est dit qu'on allait se faire plaisir mais en prenant des risques. »

La difficulté résidait à conjuguer ces envies nouvelles avec le style qui avait fait votre succès. Et le risque, c'était de perdre votre fanbase, plus jeune et/ou friande d'emo ?

Sboy : *Flowers* et *Uber* sont sortis juste avant *Automne* et ne font pas partie du EP. On ne savait pas du tout comment ces morceaux un peu différents allaient être accueillis, mais on les aimait bien. Et la réponse du public a été comme une validation, la confirmation qu'on devait poursuivre dans cette voie. Ces deux tracks ont un peu servi de laboratoire.

Moji : C'était un risque en effet mais *Automne* nous a permis d'atteindre un nouveau public. Le projet a attiré beaucoup de nouvelles oreilles dans notre direction. Les retours sont bons et c'est forcément encourageant pour la suite.

Comment s'est passé la conception puis l'enregistrement de *Automne* ?

Moji : Tout s'est goupillé très vite, ça a été super condensé. Dans la foulée d'une résidence en décembre dernier, on a embrayé sur le projet et on y a travaillé non-stop jusqu'en mai. Sboy et moi avons chacun notre petit home studio, donc on a pu travailler en aparté et vraiment prendre le temps d'expérimenter. Même de poser une rime soixante fois d'affilée si besoin ou si j'en avais envie, juste pour obtenir le truc parfaitement comme je le voulais...

Sboy : Dans ce disque, il n'y avait pas vraiment de chef d'orchestre, contrairement à ce qui s'était passé sur *Temps d'Aime*. Cette fois, on a décidé de le faire juste à deux, en prenant 100% des décisions. Donc on a beaucoup échangé de sons à distance, entre nous ou avec les beatmakers (Lil Chick, Wladimir Pariente, Myth Syzer). Mais nous étions seuls au contrôle du projet.

Côté scène, vous avez enchaîné une belle série de dates, dont une première partie de Lujipeka au Zénith de Paris en mars, puis le Montreux Jazz Festival et les Ardentes en été 2022.

Sboy : On a dû enchaîner une bonne vingtaine de dates en quelques mois. C'était notre première tournée en réalité, nos premières vraies dates. Je me souviens de nos débuts en live, de certains concerts un peu catastrophiques. Depuis, on a joué en Belgique, en Suisse, en France et emmagasiné un max d'expérience.

Moji : On s'est bien rôdés au fil des concerts, puis on a travaillé sur le live. Parfois on s'enfermait pendant sept heures à écouter le set en boucle. On a fait plusieurs résidences avec des coachs également. C'est génial d'avoir un regard extérieur pro, ça te fait évoluer. On l'a fait avec Kaer (*du Studio des Variétés, - ndr*) notamment, qui nous a permis de nous affirmer sur scène et de prendre confiance en nous.

Visuellement aussi l'image de votre duo évolue, que ce soit avec des vidéos plus travaillées ou l'artwork dessiné de *Automne*.

Sboy : On avait le souhait d'être sur la cover du EP, d'une manière ou d'une autre. On voulait quelque chose qui nous représente, puisque ce projet était très personnel. Et aussi que ce soit plutôt lumineux, au niveau des couleurs... C'est un peintre de Liège, Samuel Lemba alias Bodmans, qui l'a réalisée.

Moji : Pour ce qui est des clips, on a beaucoup observé ce qui se faisait autour de nous et eu la chance de se connecter avec un réalisateur français nommé Arno Antton. Il a vite capté où nous voulions aller, on se comprenait. Nous n'étions plus avec les grosses équipes de production de *Temps d'Aime*, les tournages étaient beaucoup plus légers, spontanés.... Et le résultat nous plaît.

La prochaine étape pour vous c'est d'emmener *Automne* en tournée, et puis... ?

Moji : La "to-do list" est un peu chargée. En ce moment, on est à fond dans les répétitions pour la tournée. Elle commence en France, avec plusieurs concerts annoncés à guichets fermés. Nous sommes également en train de constituer une équipe autour de nous, car jusque-là Sboy et moi gérons trop de choses nous-mêmes. Le projet continue de se professionnaliser.

Sboy : En 2024, la date au Trabendo de Paris est très importante pour nous, tout comme celle du Reflektor, forcément, à la maison. Mais d'ici la fin de l'année, il pourrait y avoir des surprises au rayon collaborations, niveau des prods ou côté featurings. On va essayer de capter des artistes avec lesquels on a des atomes crochus, comme So La Lune ou Bu\$hi... Jusque-là, avec Moji, on restait entre nous. Là, on va ouvrir les portes... et prendre le monde.



EPs

rap

©EPHRAÏM

Godson

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

La concurrence est rude dans les couloirs du rap belge mais Godson semble être le prochain élu.

C'était la foule des grands soirs, le 6 octobre, pour le retour de Godson au Botanique. Après une première partie pour Kobo, le rappeur de Louvain-la-Neuve faisait à nouveau des infidélités à son crew NUPS3E et revenait jouer dans la capitale... en tant que tête d'affiche et à guichets fermés. C'est que le jeune homme de 22 ans fait tourner les têtes (et les oreilles) depuis qu'il tâte du micro en solo.

À part le rap, c'était quoi votre plan B ?

Quand j'étais gamin, je faisais du foot et j'y ai joué à un haut niveau jusqu'à ma majorité. Milieu défensif, au Sporting de Charleroi puis au Standard. J'étais doué mais pas passionné. Et ça représentait beaucoup de sacrifices. J'ai fini par réaliser que ce n'était pas vraiment mon truc... L'école non plus d'ailleurs, à part peut-être les cours créatifs. Mon truc, c'était déjà la musique.

Quand arrive le rap dans votre parcours ?

J'écris des textes depuis tout petit mais ça fait 5 ans que

je m'y suis mis sérieusement. L'histoire a commencé avec le collectif Nekketsu, au sein duquel j'ai fait mes premiers pas. Puis, elle va se concrétiser autour de mon amitié avec Alpha. Nous étions en classe ensemble et ça nous arrivait de poser des rimes pour le plaisir de temps en temps. Quand son cousin, CRC, nous a rejoints en studio, NUPS3E est né. C'était il y a 4 ans.

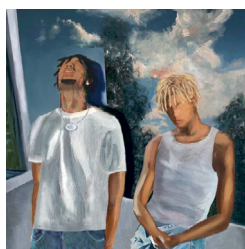
Aujourd'hui, si l'aventure NUPS3E se poursuit, vous lancez aussi en solo.

L'alchimie du trio est top et les sorties se sont enchaînées jusqu'à *Monochrome* en février. NUPS3E est plus que jamais d'actualité. Mais j'avais envie de lancer mon projet en parallèle. Ça commence en 2019 avec le titre *La Guitare*. Puis, j'ai publié la série de freestyles *La Suite c'est pire* et mon premier EP, *L'Étoile Noire*. Fin 2022 est sorti le deuxième, *Casino Royal*, juste avant l'été, *Enfant Soldat* et ce mois d'octobre le quatrième, *Feu Rouge*. Ça bouge bien ces derniers temps, le public répond présent. Et ce n'est que le début...

Moji x Sboy

Automne

Wagram Music





©JULIE SCHÜMMER

EP

chanson

Colt

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Le binôme, anciennement connu sous le nom Coline et Toitoiné, impose sa nouvelle identité et une palette sonore plus élargie avec *Mille Vies*. Un EP de 7 titres synonyme d'un envol vers l'export.

« Lorsque nous sortions nos premières chansons, les gens nous disaient "bravo". Aujourd'hui, ils nous remercient. C'est super touchant comme réaction et ça nous permet de mesurer le chemin parcouru. Le "bravo" était un encouragement. Le "merci", c'est une autre dimension. Quelque part, ça signifie que nous leur apportons désormais quelque chose. » Antoine, la moitié "geek" de Colt, est tout ému quand il nous partage les premières retours suscités par *Mille Vies*, nouvel EP 7 titres du duo qui s'appelait à ses débuts Coline et Toitoiné. Coline, chanteuse et parolière du binôme, se réjouit, quant à elle, de la diversité des points de vue recueillis au sein de leur communauté qui n'a cessé de s'élargir depuis le hit radio *Insomnies*.

Colt
Mille Vies
Warner



« Sur nos réseaux sociaux, les gens réagissent à chaque fois sur une chanson différente du EP. C'est assez stimulant car nous avons le sentiment d'avoir élargi notre palette avec *Mille Vies*. Le public semble valider notre démarche. »

Colt

« Lorsque nous sortions nos premières chansons, les gens nous disaient "bravo". Aujourd'hui, ils nous remercient. »

Scellant un nouveau deal de distribution chez Warner France, *Mille Vies* est aussi le premier EP entièrement chanté en français de Colt. « Le changement du nom de groupe s'est accompagné d'une volonté de créer une identité plus forte et de poser de nouvelles bases à notre projet, poursuit Coline. J'ai toujours écrit en français. Mais sur notre premier EP *Soma* en 2021, je ne me sentais pas encore prête à assumer ces textes qui me sont très personnels. *Mille Vies*, la chanson qui ouvre l'EP revient sur notre parcours artistique et ce cheminement qui nous a amenés à passer au français et à se rebaptiser Colt. Ça faisant sens de débiter cet EP par ce morceau. » Si Colt lance *Mille Vies* par une chanson en forme de déclaration de foi, l'EP se referme par *La Salle aux lumières*, mise à nu aussi émouvante qu'élégante. « Sans aucun doute le morceau le plus personnel que j'ai écrit. *La Salle aux lumières* est une histoire d'amour dans laquelle je raconte mon coming out. J'ai choisi l'usage de la métaphore pour toucher au plus profond de mon intimité. »

Sur cet EP toujours en équilibre entre électro énergisante et tonalités organiques dream pop, Coline chante également : « Je dois rester sur terre ». Une autre confiance qui en dit beaucoup sur le mode de fonctionnement de Colt. « C'est une phrase que je me répète souvent. Antoine, c'est le rationnel du duo. Il est à fond dans la musique, toujours réfléchi dans ses actes et ses pensées. Moi, j'ai plein d'envies, plein de rêves, plein d'ambitions. Ma tête prend feu. » Antoine rit et acquiesce. « C'est notamment cette complémentarité qui permet à notre binôme de fonctionner. Quand on a lancé le duo, nous avons dressé une sorte de "wishlist" avec des objectifs qui pouvaient paraître fous. Être diffusé sur Tipik, jouer au Botanique, faire de gros festivals. Nous les avons quasi tous atteints aujourd'hui, il est temps de réactualiser la liste. Après *Insomnies*, nous avons eu la chance de recevoir plusieurs offres de maisons de disques. Warner France nous a proposé un deal qui nous convient parfaitement. Nous avons notre propre label et gardons toute notre autonomie artistique mais l'appui de Warner nous donne les moyens de présenter notre musique ailleurs, notamment en France. Il y a encore plein de choses qui peuvent nous arriver. Ce n'est que du bonus. » Et l'album ? « On verra, répondent-ils prudemment. Pour nous c'est une étape importante. On ne se fixe pas de date, ça dépendra de notre travail et de la vie de cet EP. »



album

électro-slam

©BENOÎT LORENT

Lisette Lombé & Cloé Du Trèfle

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Le 9 octobre, Lisette Lombé et Cloé Du Trèfle présentaient l'album *Brûler Danser* dans un Théâtre 140 (Schaerbeek) comble et enthousiaste.

Lisette Lombé & Cloé du Trèfle
Brûler Danser
Trèfle Prod.



Répondant initialement à une commande unique, le spectacle s'arrache maintenant de partout. Neuf tableaux se succèdent où la narratrice tour à tour raconte ou incarne l'héroïne : Remontada façonne le récit de sa propre puissance, déjouant toutes les prévisions ou injonctions pour reprendre en apothéose le contrôle, ou plutôt la jouissance, de son existence.

Pour Lisette, poétesse et slameuse, cette attention à l'intime était nécessaire : « C'est avant tout un texte de confinement, on assistait à l'effacement du corps, une bifurcation idéologique. Retrouver les endroits de justesse personnelle me semblait crucial pour préserver

le dialogue et ne pas se figer en opposition de radicalités. On ne peut pas agir globalement quand on se sent abîmée intimement. Sinon, on crame et on devient torche vivante ».

C'est un épisode de burn-out qui mène Lisette, il y a quelques années, sur les chemins du slam. Aujourd'hui, pas de torche mais une incandescence, un corps qu'elle déploie au gré des moments musicaux cuisinés par l'électro-musicienne Cloé Du Trèfle. Elle danse, se dévoile, force et grâce, souffle et sueur, montrant la chair telle qu'elle est, sans chorégraphie. De la même manière, le récit s'adresse à toutes et tous, toutes générations confondues : « *Le slam fabrique un pont entre l'écriture et les arts vivants. Pour moi, il se distingue par une générosité dans le propos : dès l'écriture il y a une attention à l'autre, motivée par le fait que le texte sera ensuite adressé en public* ».

Lisette Lombé

« Le slam fabrique un pont entre l'écriture et les arts vivants. »

Côté musique, la formule "album-concept" s'oppose pour Cloé à l'ère des « story-minutes », qui vont vite et passent par l'image. « Ça permet une approche cohérente du récit et une réflexion sur l'esthétique sonore. » Pour articuler mots et sons, les artistes ont dû travailler rapidement et souvent à distance, l'une rebondissant sur le texte de l'autre, se mettant au service sonore de l'histoire. La danse est soutenue par des pulsations grandissantes, des beats frémissants qui invitent à la transe, jusqu'à une *Puissance du ventre* qui agit comme un sortilège. À la fin de la performance au Théâtre 140 le public, qu'on n'avait pas entendu pendant 45 minutes, ne s'est pas fait prier une seconde au moment de rejoindre les artistes qui invitaient à danser sur scène et dans les travées. Lisette et Cloé ont réussi à susciter cette communion.

Une communion qui découle d'une entente spontanée lorsqu'elles se sont rencontrées, sur cette même scène, presque exactement deux ans plus tôt pendant une soirée des Fleurs du Slam, qu'organisent conjointement FrancoFaune, les Midis de la Poésie et Lézarts Urbains. Cloé raconte : « *En parlant aux Fleurs du Slam, on a rapidement remarqué nos références communes : Anne Clarke, la new wave... et j'ai proposé les couleurs musicales en m'inspirant aussi de Miss Kittin ou Kae Tempest, entre autres* ».

La première occasion de collaborer fut celle-ci, et elle paie. Concert, spectacle ou performance, *Brûler Danser* se veut tout-terrain, s'exporte aussi bien dans les salles que dans la rue.

Et le message ? À la fin du premier tableau, on nous glisse que le mot "remontada" a fait son entrée au dictionnaire la même année que "féminicide". L'information passe, sans cris ni pathos. De sorte que si on n'est pas sensible à la forme, si on se sent perplexe face à la poussée champignonnesque des récits de résilience avec lesquels on a difficilement le droit de ne pas être d'accord, on appréciera dans cette proposition la délicatesse de l'adresse et l'absence d'un ennemi désigné. La piste fragile, bienfaisante, d'une réconciliation.



album

folk-trad

© MARIA LORENTE BECERRA

Las Lloronas

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Dans son deuxième album, le trio bruxellois se montre plus politique et engagé. Entre la montée de l'extrême droite et le changement climatique, les trois musiciennes tentent de revendiquer le droit au plaisir. Avec moins de slam et toujours plus d'harmonies, Las Lloronas présente un projet qui balance entre force et fragilité.

Installée dans un café bruxellois, Amber in 't Veld, tout juste rentrée d'Espagne, vient de recevoir sa première copie physique de leur nouvel album, *Out of the Blue*. Entre ses mains, le travail des trois dernières années. Des années intenses, passées à tourner à travers l'Europe. Las Lloronas a enchaîné une septantaine de dates rien qu'en 2022. Leur réalité n'a aujourd'hui plus rien avoir avec celle des débuts. Sura Solomon, Amber in 't Veld et Marieke Werner ne sont plus étudiantes en sociologie, ne jouent plus dans la rue. Le projet s'est depuis professionnalisé et fait connaître au-delà des frontières.

Alors, forcément, ce deuxième album s'écrit différemment. Le trio bruxellois se nourrit davantage d'images et d'expériences, recueillies lors de ses nombreux déplacements. Cela donne un côté plus atmosphérique et presque cinématographique, explique le groupe. On retrouve, par contre, toujours ces harmonies vocales bouleversantes et cette fusion du blues, du flamenco et des sons klezmer au centre de Las Lloronas. Un nouveau disque dédié à la tendresse humaine, au milieu des catastrophes et désastres.

Comment avez-vous abordé ce deuxième album ? On dit souvent que c'est le plus compliqué...

Marieke Werner : C'est une bonne chose de savoir qu'on n'est pas les seules à le penser ! On a dû trouver une manière de composer en tant que trio. On voulait que cela se fasse de manière horizontale entre nous trois. Il n'y a pas de règles dans notre manière de composer mais on se donne des rôles. On a tenté de donner davantage de place à une personne pour certaines chansons et puis de tout inverser pour d'autres. On a trouvé différents noms pour ces différents rôles : comme le berger ou le dictateur !

Amber in 't Veld : C'est un processus très collectif. Une personne n'apporte pas une chanson et puis nous refile les partitions à apprendre. On travaille plutôt de manière intuitive. Mais il est vrai que travailler comme une organisation collective, c'est très compliqué. Voilà pourquoi on a trouvé un outil plutôt drôle pour s'y retrouver. On tente énormément de choses, on improvise beaucoup. Les chansons sont fragiles d'une certaine manière, comme il n'y a pas de lignes de basses ou de batterie. Tout est très subtil. On doit alors se montrer pointilleuses et prendre énormément de décisions.

Comme sur le premier album, vous continuez de mélanger les langues. On retrouve du français, de l'espagnol, de l'anglais et de l'allemand. L'anglais est votre seule langue commune. Comment parvenir à s'approprier une langue que l'on ne comprend pas ?

MW : Pour moi, c'est surtout que ça prend plus de temps pour retenir les paroles quand elles sont en espagnol ! Bien sûr, je ne suis pas aussi consciente de ce que je chante que dans ma langue natale, mais ça ne me dérange pas. Je sais ce que la chanson raconte, je me souviens de quelques mots. Il s'agit alors de suivre le flow de la chanson et d'écouter les autres.

Vous dites de cet album qu'il s'annonce plus engagé que le précédent. Dans *Lonely Bird*, vous évoquez frontalement la montée de l'extrême droite. *El Calentamiento* parle du changement climatique. Impossible, pour vous, de ne pas évoquer ces sujets qui font notre quotidien ?

MW : Je ne pense pas aux décisions politiques 24h/24. Mais je crois que les thématiques reflètent nos interactions avec le monde. D'une certaine manière, c'est une décision de partager ces textes, ces réflexions. Nos études en sociologie nous rendent sans doute très conscientes de toutes ces choses qui se passent autour de nous. On ressent le besoin d'alerter sur ce qu'il se passe.

AV : Si on se retrouve sur scène, derrière un micro, et que les gens nous écoutent, alors autant dire des choses qui concernent notre époque. Je sens une forme de responsabilité en tant qu'artiste dans un monde qui s'écroule. Écrire des textes et écouter de la musique me permet aussi de rester saine d'esprit.

Sur vos réseaux sociaux, vous avez d'ailleurs partagé cette phrase : « Le rôle d'un artiste est de rendre la révolution irrésistible » de Toni Cade Bambara. Qu'est-ce que cette citation évoque en vous ?

MW : Je trouve que c'est un message très inclusif. Dans le monde que l'on imagine toutes les trois, on se sentirait plus en sécurité, plus heureuses, plus comblées, plus saines. S'il est possible de faire passer cette vision d'un monde plus juste et équitable via notre art et que cela parvient à toucher les gens et les inspire à prendre part, cela peut avoir beaucoup d'impact. Dans notre musique et nos performances, l'écoute est cruciale car nos chansons sont très fragiles. On s'écoute de manière précise. Il faut qu'on embarque ensemble, qu'on se retrouve sur la même fréquence. Il faut aussi écouter le lieu et les gens autour. Si le public peut ressentir cette manière de faire, s'il retient cette qualité d'écoute dans un contexte politique, je crois que ça peut être puissant. Écouter l'autre, c'est essentiel.

Marioko Werner

« On ressent le besoin d'alerter sur ce qu'il se passe. »

On retrouve moins de slam sur ce disque que sur le précédent. La première fois que l'on en entend, c'est justement sur le très politique *Lonely Bird*. La meilleure façon de faire passer un message ?

AV : Je n'ai jamais essayé de chanter ce titre. Quand j'ai écrit la chanson, j'étais énervée, il était trois heures du matin. J'ai tout écrit en une fois, il y avait beaucoup de texte. Je crois que l'engagement social est très lié à l'histoire du slam. C'est une manière de montrer sa colère, d'aller droit au but. C'est aussi plus simple d'écouter quelque chose qui est dit que de suivre une mélodie.

Vous évoquez aussi des thématiques féministes, comme sur *Run* ou *Tourbillon*, un hymne à l'orgasme.

MW : Il n'y a pas d'agenda politique préconçu quand on écrit nos chansons. Ça fait partie de notre quotidien. Dans ce disque, on parle beaucoup d'affronter nos peurs. Les hommes en sont une. On s'imprègne de nos expériences en tant que femmes.

AV : La grande mission de notre génération est de mieux gérer la sexualité, pour les hommes et pour les femmes. Je crois qu'il y a beaucoup de douleurs et de traumatismes. C'est un sujet crucial. On ne parle jamais du plaisir féminin. Il y a un manque d'éducation à ce sujet, une grande peur d'assumer et une pression à la performance.

MW : Je crois que la représentation de la sexualité et du plaisir change doucement. Les femmes ont toujours été présentées comme des objets de désir pour les hommes. Le plaisir des femmes a toujours été lié à celui des hommes. Aujourd'hui, on revendique le droit au plaisir. On peut être responsable de son propre désir.

Las Lloronas Out of the Blue

Muziekpublique



fusion-jazz

album

© DR

Wajdi Riahi

INTERVIEW : JACQUES PROUVOST

Essia, le second album en trio du pianiste tunisien que toute la scène jazz belge s'arrache, sortira en fin d'année chez Fresh Sound/New Talent Records.

Le trio existe depuis 2021, comment s'est-il formé ?
J'ai rencontré Basile Rahola (contrebasse) à Tunis où l'on jouait, par hasard, avec une chanteuse pop de là-bas. J'ai retrouvé Basile en Belgique quand je suis venu faire le stage de l'AKDT à Libramont. Puis, j'ai rencontré Pierre Hurty (batterie) au conservatoire à Bruxelles. Là, j'ai croisé plein de musiciens avec qui j'ai joué ou enregistré, comme Oscar George, Stéphane Galland, Aleph Quintet, Fabrice Alleman. À l'occasion d'un enregistrement avec le trio de Basile, Fresh Sound m'a proposé un disque en solo. Mais j'ai préféré, pour un premier album, jouer en trio. J'ai tout écrit, on a joué, cela a donné *Mhamdeya*.

Que raconte ce nouvel album, *Essia* ?

Le premier album rassemblait des moments vécus un peu partout depuis mon arrivée à Bruxelles. Celui-ci raconte plus mon parcours et est aussi un hommage à ma mère, Essia, et Nawres, ma sœur, qui sont deux femmes qui comptent énormément pour moi. C'est un album de mouvements qui commence dans la Medina que j'empruntais tous les jours pour

aller au conservatoire. C'est ma rencontre avec le piano, avec la philosophie d'Ibn Khaldoun, avec l'acceptation du moment. C'est mon parcours.

Vous avez intégré au jazz un style musical traditionnel, le *Stambeli*. Pouvez-vous nous éclairer un peu ?

C'est une musique qui vient du Mali. Les flux migratoires, du sud vers le nord, l'ont amenée dans le Maghreb. Elle s'est transformée au contact des différents dialectes locaux. Le *Stambeli* a les mêmes racines que la musique *Gnaoua* au Maroc ou le *Diwan* en Algérie. C'est une musique de rituel. Je l'entendais partout, jouée par un *mâalem* (*maître musicien gnawa*, - *ndlr*), et j'ai été confronté à elle quand j'ai intégré le groupe d'un batteur. Il a fallu que j'appréhende ce langage. J'ai fait un peu comme McCoy Tyner (*pianiste et compositeur de jazz américain, décédé en 2020*, - *ndlr*) avec John Coltrane et la musique indienne. Il fallait des harmonies simples et trouver les points communs qui existent dans toutes les musiques, avec le jazz pour l'ouvrir.

Wajdi Riahi Trio

Essia

Fresh Sound/New Talent Records



©PIETRO CASTELLO

album

organetto

Pierre Slinckx & Cindy Castillo

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Pierre Slinckx compose de la musique de chambre en y intégrant l'électronique. Après le *Quatuor MP4* (2019) et l'*Ensemble Hopper* (2022), il retrouve Cindy Castillo, organiste de son état.

Pierre Slinckx
C#2
Cindy Castillo
Cyprus



C'est leur deuxième collaboration et cette fois, ils la conçoivent autour de l'organetto, ou orgue portable, un instrument apparu au 12^e siècle, muni d'un soufflet et de tirettes ouvrant les tuyaux. Il s'est agrandi et perfectionné au fil des siècles pour aboutir aux grandes orgues qui sont aujourd'hui les bijoux de nos édifices religieux.

Nous avons encore les oreilles pleines de cet album, *C#2* (Cyprus), lorsque nous rencontrons Cindy. Pierre n'a pas pu être avec nous mais sa présence est matérialisée par deux clichés Polaroid, pris par lui et transmis sans commentaires, de l'organetto sur fond de ciel bleu ou rose. « *Quand on s'est rencontrés, il m'a tout de*

suite dit qu'il n'aimait pas parler de musique, il ne désire pas de préambule à l'écoute. Il y a un univers, des photos... Mais pour lui, la musique ne s'explique pas, elle se vit et c'est aussi une forme de liberté pour l'auditeur. Son écriture est très riche et intelligente, se nourrit d'histoire de la musique, d'analyse, de musiques d'aujourd'hui, de sons de la nature, aussi. En tant qu'interprète, c'est passionnant de se plonger dans ses partitions. »

On ne s'étonnera donc pas de l'absence de livret et, pour rester fidèle à cette démarche, nous ne parlerons pas trop de musique dans cet article pour évoquer leur passionnante démarche. Nous invitons donc aimablement les lecteur-rices à s'immerger dans le disque selon l'approche qui lui conviendra le mieux : soit au casque, pour le travail minutieux des détails et la rêverie, le voyage au gré des mille subtilités, textures, ambiances qui sont le charme de Pierre Slinckx à l'électronique... soit en concert, d'autant que ce projet est né avant tout d'une volonté de mouvement, de la possibilité qu'il offre de se produire dans tous types de lieux.

Cindy Castillo

« Une des beautés de l'orgue, c'est que son lieu est sa caisse de résonance. »

La précédente collaboration de Pierre Slinckx et Cindy Castillo (*C#1*, et on notera que l'absence d'indication va jusqu'à l'intitulé des disques) conjugait en effet l'électronique et le grand (voire très grand) orgue. Il fallait donc aller à la rencontre de l'instrument – ou accepter de – les accueillir. « *Une des beautés de l'orgue, c'est que son lieu est sa caisse de résonance. Il y a donc une complémentarité formidable avec l'histoire d'un endroit et son architecture, son acoustique. L'orgue est toujours en rapport avec cet endroit qui va le révéler. »*

Avec l'organetto, la démarche est donc diamétralement opposée. C'est le plus petit modèle d'instrument à tuyaux qu'on puisse encore déceimment appeler "orgue" : il est composé d'un clavier, de tuyaux... mais, pour un-e organiste, l'approche est très différente et Cindy s'en amuse beaucoup : « *D'abord, c'est beaucoup plus petit et on joue à une seule main, alors qu'on a l'habitude d'être comme des "poulpes" qui jouent avec les deux mains, les deux pieds, sur plusieurs claviers. Autre différence : là où l'orgue peut tenir de très longues notes, l'organetto permet des respirations, des moments de silence et, ce qu'on ne fait jamais avec un grand orgue, produire des nuances, crescendo et decrescendo. Une révolution en soi ! ».*

C'est ce côté ludique qui a aussi inspiré Pierre Slinckx : *C#2* se déroule tout en finesse, dans un univers teinté de souvenirs d'enfance et d'onirisme. Composée en 2020, cette musique à vocation portative a été freinée par les événements que l'on sait... On lui souhaite donc bon vent(s) pour l'avenir, avec le souhait de voir salles et festivals se précipiter pour l'accueillir.



compositrice

now-generation

©MYLO

Fanny Libert

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Entre le sentiment « d'être coincée » et la volonté de courir en avant, Fanny Libert c'est avant tout une écriture émotive.

C'est la présence du piano à la maison qui suscite et permet à la jeune Fanny Libert « de déployer l'envie de jouer avec les sons, d'improviser, de faire des choix musicaux, de les retenir : quelques pages de ces petites inventions ont été notées par mon père (Jean-Louis, compositeur lui aussi, – ndlr). J'ai quelques très jolis souvenirs de lui qui note à la plume ce que je lui joue au piano. »

Un but ? Plutôt un cheminement : « mes pratiques musicales me mènent dans des directions assez différentes, improvisation, projets de composition collective où je suis au violon dans des cadres plus festifs et... composition. » Un fantasme ? « Créer des ponts et des liens entre ces différentes activités, trouver une manière de faire qui les concilierait et répondrait à tous ces besoins ». Même si ces rôles se complètent, la compositrice cherche à éprouver « la sensation de communication directe et le plaisir d'être face à un public qui rit, qui bouge, qui danse, qui siffle, qui fait la fête » et assouvir la soif, « profonde et

intime d'exploration par les sons et dans le sonore, de cerner des sensations, de comprendre et de creuser des éléments au détour desquels ma conscience se pose ou s'interroge. »

Fanny Libert reçoit cette année le Prix André Souris, décerné par le Forum de la Création Musicale et Sabam for Culture, à l'occasion de la création, par Stéphane Ginsburgh, de *Welcome*, part d'un cycle pour "solistes à chaussures percussives". La pièce répond à la précédente (*Sur le seuil*, en construction), franchissant le pas de la porte et retraçant, entre tragédie et farce, la sensation, « au piano, avec mes claquettes, d'être une marionnette, d'être dirigée par le haut, par des fils, issue de ces sons métalliques, de ces gestes étranges et étrangers au jeu pianistique habituel ».

Cette distinction « représente une certaine forme de reconnaissance et d'encouragement » ; elle résonne avec une envie, une autorisation à « aller chercher, à découvrir des mondes moins "validés", ceux des artistes "qui ne sont pas des hommes". »



compositeur

now-generation

©FRANÇOIS VOLPE

Nicolas Roulive

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Acoustique, électronique, noise, Nicolas Roulive est un jeune compositeur aux appétences multiples.

Né à Namur en 1989, Nicolas Roulive est biberonné aux vinyles offerts par son grand-père mélomane. Il s'intéresse tôt au piano, complétant sa formation à Paris et à Genève, avant d'aborder la composition, travaillant musiques acoustique et électronique. Il tient à ses « rencontres avec des artistes de divers horizons musicaux, allant de l'électro-noise au jazz en passant par la musique traditionnelle, ainsi que des créateurs d'autres disciplines comme la peinture et le cinéma, qui ont façonné mon identité de compositeur et de musicien. »

On lui attribue le prix Henri Pousseur 2023 : « une véritable valorisation de la création contemporaine – plus particulièrement pour le travail de la musique mixte – et un encouragement important pour le dynamisme culturel ». C'est l'occasion, « non seulement d'écrire une nouvelle œuvre pour un ensemble de premier plan et en collaboration avec le Centre Henri Pousseur mais aussi, et surtout, de rencontrer et de créer des connections avec les acteurs liés à ce projet,

afin d'en envisager de nombreux autres à l'avenir. »

La pièce, actuellement en chantier (l'écriture avance bien, la première est prévue le 7 décembre 2023) et en continuité avec sa précédente composition (*Bubbletea Dream* qui parle du traumatisme), traite de résilience et fait place à une « partie électronique pensée en tant qu'instrument à part entière et qui interagit avec les instruments acoustiques plutôt que d'être un simple ajout postérieur. La claviériste y joue un rôle clé en contrôlant la génération et la transformation des sons électroniques et acoustiques ».

Outre la composition, Nicolas Roulive enseigne le piano et, depuis cette année, la musique électroacoustique et les nouvelles technologies au Conservatoire Populaire de Musique, Danse et Théâtre de Genève. Il se produit régulièrement, en solo ou en duo, en tant que musicien électronique, dans des sets où la dimension visuelle prend peu à peu plus d'importance. Son rêve ? « Aller me perfectionner au Japon avec des musiciens de la scène noise ! »



©ROMAIN GARCIN

Damien Chierici

Entre débrouille et violon

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Violoniste depuis ses plus jeunes années, Damien Chierici collectionne les projets musicaux comme des petits joyaux : entre Dan San, Kowari, DUPLEX, Yule, ARDENT et 100 VOLTAS, cette figure de proue de la scène alternative liégeoise explore, découvre et affine sa pratique pour jouer encore et encore, en bonne compagnie et toujours plus fort. Quelques jours après le premier concert de son tout nouveau band OOOTOKO, il nous a donné rendez-vous pour papoter musique autour d'une eau pétillante citronnée. Vous pouvez nous croire, ce gars-là a un paquet de choses à raconter.

Passion violon

« Ma première prof de violon a dit que je ne saurais jamais en jouer », nous confie Damien Chierici le regard espiègle, attablé à la terrasse ensoleillée d'un café bruxellois. « J'étais à l'Académie Grétry, j'étais tout petit et j'avais des problèmes psychomoteurs. Elle a dit à mes parents "ça ne sert à rien, rangez le violon, qu'il fasse des percussions !" ». Tenace et déjà passionné, Damien n'a évidemment rien lâché : quelques années plus tard, il remet le pied à l'étrier avec, comme professeuse, une amie de la famille. « Je me souviens qu'elle avait deux chiens. Comme j'adorais les animaux, j'étais tout content d'aller suivre mes cours chez elle : je voyais les chiens et en même temps j'apprenais le solfège et mes premières mélodies », ajoute-t-il. Jeune adolescent, il fait la rencontre du violoniste Gilbert Theys, qui devient son mentor attitré : « Je l'ai un peu pris comme un grand-père de substitution. Il était très exigeant, il me disait : "Un cheveu trop haut ! Un cheveu trop bas !" ». Mais il était passionné, donc ça m'a passionné », se remémore-t-il. Pendant plusieurs années, Damien entraîne son oreille et développe une connaissance accrue de l'instrument, tout en nourrissant une certaine passion pour l'expérimentation : inspiré par le violoniste Didier Lockwood, il se met à trafiquer son violon pour en faire un outil multifonctions. « J'ai demandé à mes parents pour avoir des pédales d'effets, un micro sur mon violon, un violon électrique, etc. J'essayais de faire autre chose, en fait », explique-t-il.

La collaboration, maître-mot d'un artiste en constante évolution

C'est en intégrant des groupes de rock que Damien a su attiser sa soif d'expérimentation, renforçant ainsi son approche alternative du violon. Il explique : « Assez vite, j'ai voulu faire de la musique avec des amis. Je me suis construit comme ça : j'avais l'oreille, j'entendais un truc à la radio, j'essayais de le rejouer avec mon violon. Puis je suis arrivé en secondaire et directement, j'ai formé des groupes avec des copains pour participer aux fêtes de la musique de l'école ». À l'adolescence, le Collège Saint-Barthélémy devient son terrain de jeu : tandis qu'il développe son premier groupe Yew avec des potes de classe, il se lie d'amitié avec les chanteurs d'une toute nouvelle formation nommée Dan San. « Un jour, ils m'ont dit : "Tiens, tu ne voudrais pas mettre un violon sur les morceaux ?", et j'ai rejoint le groupe comme ça. »

Tandis que Yew écume les concerts et que Dan San se dresse comme nouvelle sensation pop-folk, Damien fait la connaissance des membres de My Little Cheap Dictaphone. « Ils m'avaient demandé de réarranger leurs morceaux pour qu'un quatuor à cordes puisse tourner avec eux. Assez vite, ils m'ont proposé de les rejoindre sur scène. » Une opportunité fracassante qui lui permet encore une fois d'honorer sa passion pour les pédales d'effets, véritable empreinte musicale de l'artiste. « Je mettais des pédales d'effets pour me dédoubler, faire en même temps le violoncelle, mettre des graves, etc. Une année, on tournait au Canada avec My Little Cheap Dictaphone et on est allé jusqu'à New York pour acheter une certaine pédale qui n'était vendue que là-bas. Je suis revenu avec elle. Maintenant, c'est Didier Laloy qui l'utilise sur son accordéon ! », dit-il en se marrant.

Plongeon dans la musique traditionnelle avec Yule et 100 Voltas

À partir de ce moment-là, Damien ne vit que pour la musique : en plus de son implication au sein de Yew, My Little Cheap Dictaphone et Dan San, il commence à collaborer avec le musicien irlandais Glen Hansard. « Il venait tourner en Europe et avait besoin de cordes. Le Botanique m'a contacté pour que je mette en place un quatuor à cordes. Je n'ai pas pu faire la première date mais, par contre, après j'ai fait une tournée en Allemagne avec lui. Là, ça a été la révélation », glisse Damien. « On ne se connaissait pas, on ne parlait pas la même langue, mais ça a "matché". »

En 2018, Damien se met à jouer aux côtés de son ami Didier Laloy. Ensemble, ils développent le duo DUPLEX, et rejoignent Yule. « Didier m'a dit : "dans le groupe, il y a un Irlandais, une Écossaise, une Galicienne et une Bretonne, et on est trois musiciens belges" », explique Damien d'un ton rieur. « C'est une rencontre de plein de musiques différentes : à la base, c'était plutôt de la musique celtique et puis chacun

est arrivé avec des chansons de son propre pays. » Un melting pot d'influences qui a permis à l'artiste de découvrir les richesses de la musique traditionnelle. « Ce qui est beau, c'est cette envie de transmettre et de vouloir sauvegarder un patrimoine. Je trouve ça super de pouvoir faire ça en musique, c'est enrichissant. Musicalement, on apprend aussi énormément », dit-il à propos de 100 Voltas, le groupe de musique galicienne qu'il a rejoint l'année dernière et qui défendait, cet été, son premier disque en live. Une expérience qui restera gravée dans le cœur de Damien : « Ce que j'ai adoré, c'était les après-concerts. C'est un pays de tradition orale : tous les soirs, dans les cafés, les gens sortent leurs percussions et se mettent à chanter et à danser. Il y a toutes les générations : ça va du mec de 20 ans à la grand-mère de 80. Quand tu vis ça, tu rejoyes différemment les morceaux après. Tu prends conscience de la notion de transmission », confesse-t-il.

Musique de film et engagement social

Si la musique traditionnelle le touche au plus profond, il en va de même pour la musique de film : entre la composition du générique de la série *Pandore* et de celui du court-métrage *Underdogs*, Damien a eu plusieurs occasions de se donner à cette nouvelle passion. Évidemment, ça ne vient pas de nulle part : la musique de film, c'est aussi le dada de KOWARI, le duo électro-classique qu'il forme avec son acolyte Louan Kempenaers. « Notre rêve, ce serait vraiment de composer une BO de A à Z », confie Damien. Actif depuis 2022, KOWARI a su se démarquer en faisant une quarantaine de dates dès sa première année d'existence. « Un nouvel album arrive. On le présentera au printemps prochain à l'Ancienne Belgique ».

En attendant, Louan et Damien bossent d'arrache-pied sur un nouveau projet : ARDENT, un spectacle sur l'effondrement de l'industrie sidérurgique à Liège. « On a récupéré 40 heures d'archives de la Sonuma et on a remonté un spectacle d'une heure », explique-t-il. Pour ce projet, le duo a fait appel à l'auteur et comédien Merlin Vervaeet, à qui ils ont confié l'écriture d'un texte en se basant sur le témoignage d'anciens travailleurs de la sidérurgie. « C'est vraiment un devoir de mémoire, aussi », ajoute Damien. Avec ARDENT, Damien et Louan donneront en février une série de concerts pédagogiques KOWARI + Orchestre. Au menu : les morceaux du duo réarrangés par Dirk Brossé pour l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège. On a connu pire.

OOTOOKO, la consécration

Force est de constater l'éclectisme musical qui émane du parcours de Damien. Son dernier projet en date, c'est OOTOOKO : des morceaux intimes et grandioses, composés et arrangés par ses soins, joués par dix-neuf musiciennes et musiciens. « C'est assez fou et à la fois super simple », se réjouit l'artiste. Formé l'année dernière lors d'une carte blanche au Festival d'Art de Huy, le collectif OOTOOKO – qui signifie "géant" ou "colosse" en langage nippon – est aujourd'hui un projet à part entière, qui rassemble la crème de la crème de la scène liégeoise : entre les membres de Kowari, Dan San, The Brums, Benni, Eosine et Yew, il y a du beau monde. Invité de marque, la star irlandaise Liam Ó Maonlaí (des Hothouse Flowers) complète l'équipage. « Je me nourris énormément des rencontres avec les gens. Rencontrer quelqu'un, ça ouvre dix portes d'un coup. C'est ça aussi la musique. Faire de la musique avec des gens qu'on n'aime pas, ça ne fonctionne jamais. Je crois qu'il faut toujours qu'il y ait cette rencontre humaine, cette proximité », nous glisse Damien.

Enregistré au studio KOKO, le premier album d'OOTOOKO devrait voir le jour au printemps via le label Flak. « L'enregistrement, c'était rock'n'roll. On a commencé par tout ce qui était rythmique, batterie, basse, clavier, piano, guitare. Puis on a rajouté tout ce qui était cuivres, cordes et accordéon. Puis on a enregistré toutes les voix, en plusieurs couches. C'était super chouette de voir le truc qui prenait forme ! », ajoute l'artiste. Et on le croit sur parole.

Du haut de ses 37 ans, Damien Chierici compte désormais plus de cinq projets à son actif, dans lesquels il s'élève – tant humainement que musicalement – comme compositeur, arrangeur et violoniste. Une chose est sûre : pour un enfant condamné à un futur sans musique, il s'en sort plutôt bien.

Loïc Riom

Génération Z et musique live



© UNIL

ENTRETIEN : JULIEN WINKEL

Dans son numéro précédent, Larsen s'interrogeait : et si la "classe moyenne" de la musique était en train de mourir à petit feu ? Notre magazine relayait notamment les angoisses d'organisateur·rices de concerts de petite et moyenne taille, apparemment désertés par le jeune public. Pour approfondir cet enjeu, nous avons interrogé Loïc Riom, de l'Université de Lausanne (Suisse). Premier assistant au Laboratoire d'étude des sciences et des techniques, il a publié une étude se penchant sur les relations entre la Génération Z et la musique live pour le compte du Centre National de la Musique (CNM), un établissement public sous tutelle du ministère français de la Culture.

Expliquez-nous ce qui vous a poussé à vous intéresser à la relation entre la Génération Z (les personnes nées entre 1997 et 2010) et la musique live ?

Loïc Riom : C'est le CNM qui a mis cette idée sur la table.

Des professionnels du secteur français des concerts leur avaient fait remonter certaines inquiétudes quant aux habitudes de consommation "live" de cette génération. Des inquiétudes qui entrent d'ailleurs en résonance avec l'article sur la classe moyenne de la musique publié par votre magazine. Le sujet est vraiment intéressant parce que les musiques actuelles sont aujourd'hui largement envisagées sous l'angle de l'enregistrement alors qu'à contrario les concerts occupent, ou réoccupent, une place plus importante dans le paysage musical.

On parle de la Génération Z comme d'un ensemble homogène. Ce n'est pas un peu réducteur ?

Il ne faut effectivement pas homogénéiser ce groupe, au sein duquel il existe de très grandes différences de pratiques. On sait que l'accès à la culture dépend d'un certain nombre de ressources que les personnes ont à leur disposition et d'habitudes en partie transmises par la famille mais aussi par différents groupes de pairs. Et puis, on peut avoir la même éducation ou appartenir à des milieux familiaux comparables, mais quand on vit à Paris ou dans une petite ville de province, on ne dispose pas des mêmes possibilités pour se rendre à un concert.

Pourquoi évoquer cette Génération Z alors ?

Le concept de génération est intéressant parce qu'il permet de penser que des groupes d'individus atteignent des moments particuliers de leur vie dans des conditions différentes. On sait que la sortie de l'adolescence, l'entrée dans l'âge adulte, est importante pour la formation du goût musical, des pratiques en lien avec la musique. Or le monde dans lequel on effectue ses premières expériences exerce une influence sur les possibilités dont on dispose, ainsi que sur nos pratiques.

Le fait d'avoir vécu ses premières expériences live en 1993 ou en 2023 exerce donc une influence ?

Oui. Depuis 20 ans l'industrie du live s'est considérablement transformée. Les festivals ont pris plus d'importance qu'avant. Les concerts sont passés d'un statut un peu marginal dans le monde de la musique, qui était surtout organisé autour du CD, à une activité qui est devenue pour beaucoup, la source principale de revenus. Il y a aussi plus d'offre et on assiste à une flambée des prix des tickets pour un certain type de concert. Sans compter l'enjeu des technologies numériques qui viennent transformer certaines pratiques, notamment au niveau de la prescription et de la circulation de la musique.

Ce que l'on devient en tant que "consommateur-riche" de concerts dépend donc aussi de son environnement, de la relation que l'on entretient avec cet écosystème. C'est une des grilles d'analyse de votre étude.

Oui. D'ailleurs le CNM était intéressé par une étude centrée sur les pratiques des jeunes mais j'ai plutôt insisté sur le rapport entre les jeunes et le monde des concerts. Parce que l'enjeu réside aussi dans la manière dont le monde des concerts appréhende les jeunes, dans le type de monde qu'on leur offre pour vivre leurs premières expériences de concert.

Vous évoquez, dans votre étude, la possibilité que les jeunes puissent ne pas trouver leur compte dans ce qui est proposé aujourd'hui par les salles ou les festivals.

De manière générale, je ne suis pas sûr que l'industrie du concert soit organisée pour les jeunes. Si on regarde "qui" tourne aux USA, on peut citer Bruce Springsteen... qui n'est pas l'artiste le plus tendance chez eux.

Mais votre étude ne porte pas sur les concerts organisés par les tourneurs énormes, comme celui de Bruce Springsteen.

L'étude que j'ai menée en collaboration avec Robin Charbonnier, du CNM, se base effectivement sur des entretiens avec de jeunes Français et de jeunes Françaises, ainsi que sur des ateliers de discussion avec des professionnels français du milieu subventionné et indépendant, parfois en difficulté sur ce sujet. Je ne suis pas sûr que les gens de Live Nation aient tout à fait les mêmes préoccupations qu'eux.

Existe-t-il une distorsion entre ce que ces organisateurs subventionnés et indépendants proposent en concert et les attentes des jeunes ?

Oui, en partie, si l'on en croit ce qui ressort des discussions. Mais la situation est plus complexe que cela. Ce ne sont pas juste les organisateurs qui oublient de programmer des artistes populaires auprès des jeunes. Les petites et moyennes salles de concert se sont développées autour du modèle de carrière du rock indépendant où les groupes sortent un premier album, effectuent une première tournée pendant un an, puis sortent un deuxième album en développant progressivement une audience avant d'éventuellement décoller. Or pour certains nouveaux artistes, cela ne se passe plus comme ça. Ils ou elles connaissent parfois un succès très rapide via certaines plateformes web et se retrouvent en six mois en capacité de remplir des salles beaucoup plus grandes.

Ces petites et moyennes salles, de par leur modèle, ont donc du mal à "capter" ces artistes qui grandissent très vite ?

Oui. Certaines nous ont aussi rapporté avoir programmé l'un ou l'autre artiste qui finissait par annuler parce qu'il avait reçu une proposition plus intéressante, d'une salle plus grande, ou parce que tout d'un coup, ça ne faisait plus sens d'aller jouer dans une salle de 500 personnes en province.

Vous évoquez Internet. Est-ce que finalement, à l'image de ce qui se passe dans d'autres secteurs, ce n'est pas ça l'enjeu principal ?

Totalement. Mais attention, les carrières fulgurantes existaient aussi avec le CD. Comme celui-ci s'est effondré, on a un peu oublié ce fait et le live s'est imposé pendant un court moment comme "LE" modèle de construction d'une carrière. Or le streaming prend aujourd'hui une place de plus en plus importante.

L'étude évoque aussi la difficulté que rencontrent les organisatrices de concerts de petite et moyenne importance à maîtriser les réseaux sociaux ou le streaming et à se rendre visibles au sein de cet environnement médiatique largement privilégié par les jeunes.

Le secteur du live indépendant, subventionné, a beaucoup de peine à exister dans ce nouvel écosystème des plateformes de streaming et des réseaux sociaux. Ces plateformes évoluent très vite, ont toutes des codes, des manières différentes et très coûteuses de créer du contenu. Il faut du matériel, des connaissances pour s'adapter... une force de travail dont les structures qui organisent des concerts ne disposent pas toujours. Quand on s'appelle Live Nation, il est moins compliqué d'engager dix community managers pour développer une stratégie de communication sur les réseaux sociaux que quand on est une petite salle.

Ce que vous décrivez s'applique aussi à la presse traditionnelle, qui voit les jeunes se détourner d'elle pour lui préférer les réseaux sociaux.

Oui. D'ailleurs une large partie des salles indépendantes avait pour habitude de travailler avec des acteurs médiatiques comme les Inrockuptibles, ou encore d'autres publications. Les problèmes que connaissent ces journaux et magazines traduisent et créent en quelque sorte la difficulté de ces salles. Elles doivent trouver de nouveaux relais pour entrer en contact avec les jeunes, alors que les codes de communication sur les nouvelles plateformes empruntent au marketing et à des pratiques plus mainstream qui ne collent pas à l'image que ces salles se font d'elles-mêmes.

Ici, c'est la question de ce qu'on appelle la "prescription" qui revient sur la table.

Les chaînes de prescription ont passablement évolué et contiennent de le faire. Chaque génération s'est construite sur ses propres chaînes. Le renouveau du rock indé dans les années 2000 est très lié aux blogs. On peut retracer une histoire de la musique au travers des moyens de prescription et de compte-rendu du journalisme musical.

C'est une question importante ?

La question de la presse musicale est tout à fait sous-estimée par les pouvoirs publics. En Suisse, cette presse se résume à quelques fanzines de niche et la presse généraliste a tendance à supprimer les postes de journalistes culturels. Du coup, les acteur-rices culturels manquent d'interlocuteurs.

Pour entrer en contact avec les jeunes, ne faudrait-il pas leur donner plus de place au sein des structures organisatrices de concerts ?

Ce qui ressort des entretiens, c'est que les salles rencontrent des difficultés à recruter des jeunes. Ces dernières années, il y a eu des changements dans notre relation au travail, les gens ont parfois des aspirations auxquelles le milieu a plus de mal à répondre, en termes d'horaires de travail, de conciliation avec d'autres activités ou la vie de famille. Beaucoup de structures ont également fait état de difficultés à recruter des bénévoles ou à renouveler leurs équipes. En général, le modèle que suivaient ces institutions consistait à professionnaliser le programmeur ou la programmeuse et à placer des bénévoles au bar. On peut se poser la question de savoir si ce modèle ne devrait pas être revu... Avec la professionnalisation, on a effectué des choix mais on devrait peut-être réfléchir à des façons de faire qui soient plus participatives, plus démocratiques, au niveau des liens avec les publics ou avec le quartier dans lequel les salles se trouvent.

Loïc Ríom

« Je ne suis pas sûr que l'industrie du concert soit organisée pour les jeunes. »

Face aux problèmes évoqués, certain-es acteur-rices du secteur musical sont tenté-es ou contraint-es de revenir à une forme d'artisanat, de Do It Yourself (DIY). Cela peut favoriser l'inclusion des jeunes ?

Dans un milieu plus institutionnalisé où les gens peuvent faire carrière, ce qui est évidemment une bonne chose, se pose tout de même la question de la façon dont ces institutions accueillent la nouveauté, s'adaptent à de nouvelles pratiques. En Suisse, où les gens font moins carrière dans le milieu musical et en sortent après dix ans, notamment à cause des conditions de travail, il existe peut-être moins d'écart avec les jeunes.

Ce glissement vers le "DIY", c'est une sorte de retour aux sources ?

Peut-être. Mais il ne faudrait pas y perdre les améliorations des conditions de travail liées à la professionnalisation. Le secteur doit réfléchir et mener des évolutions mais il y a aussi une question de politiques publiques et culturelles derrière tout cela. Il faut voir comment ces milieux sont aidés pour mettre en marche ces évolutions. De mon côté, je me bats beaucoup en Suisse pour que les politiques culturelles prennent au sérieux la notion de marché de la musique, alors qu'on y est encore souvent attaché à une conception de l'art "contre" les industries. Or je pense que cette question de marché est importante, non pas tellement pour dire "on va développer des industries créatives et ça va être génial" mais pour se poser la question de savoir de quel type de marché de la musique on veut disposer. Un marché a besoin d'un certain nombre de conditions cadre et les pouvoirs publics doivent intervenir sur ces conditions pour garantir un certain nombre de choses et les façonner d'une certaine manière.

On a beaucoup insisté au cours de cet entretien sur l'aspect relationnel entre les jeunes et les organisateur-rices de concerts. Mais certaines données suggèrent des aspects comportementaux "purs et durs" de la part des jeunes. Des comportements qui mettent les salles "indés" en difficulté. On voit ainsi qu'en France, les jeunes ont tendance à préférer les salles de type Zénith ou qu'ils réservent leurs places de plus en plus tard...

Si on prend vos deux exemples, on voit qu'il y a aussi des médiations à l'œuvre, des intermédiaires. Est-ce que réserver à la dernière minute est étranger au fait qu'il est possible de se procurer un ticket via des plateformes de billetterie ? De la même manière, concernant l'attrait pour les grandes salles et les grandes stars, le processus d'internationalisation des goûts, d'internationalisation médiatique et des instances de prescription fait que là où il était possible de voir Indochine ou Johnny Hallyday à une ou deux heures de chez soi, on a maintenant droit à une date à Paris quand on veut aller voir Beyoncé par exemple. Il n'est pas possible pour elle de jouer dans toutes les villes moyennes du monde et cela dessine des relations aux publics qui sont différentes, qui vont vers des salles de plus en plus grandes.

Beaucoup de salles se plaignent tout de même du fait qu'elles ont de plus en plus de mal à attirer les jeunes pour des concerts "indés", même dans un style comme les musiques urbaines.

On en revient à la question de la prescription, qui a changé. Est-ce que les jeunes ont entendu parler des artistes que ces salles programment ? Je n'en suis pas sûr.

On parle beaucoup de la Génération Z, mais les autres générations jouent-elles également un rôle dans la situation actuelle ?

Dans les années 60 et 70, les concerts étaient surtout fréquentés par les plus jeunes. Or, ces personnes ont grandi et ont continué à fréquenter les concerts. En dehors du fait de savoir si les jeunes vont moins aux concerts, il faut aussi constater qu'il existe d'autres populations qui y assistent. Quand je m'interroge sur le fait de savoir si les concerts sont toujours organisés pour les jeunes, cela touche à cette question-là. Pour un certain nombre d'acteurs, il est plus intéressant de viser le quarantenaire ou le cinquantenaire qui peut se payer un billet, acheter deux t-shirts et cinq vinyls à la sortie du concert plutôt qu'un jeune fauché.

Cela peut avoir un effet sur leur rapport avec la Génération Z, sur le choix des artistes ?

Bien sûr, parce qu'ils ont besoin de remplir leurs salles. De nouveau, il faut envisager cette question non pas au niveau individuel ou de la salle, ou des jeunes, mais dans le cadre d'enjeux pratiques très concrets.

Voyez-vous des pistes de sortie par le haut ?

On est face à un milieu qui est très régulièrement secoué par des changements technologiques, ou de marché, importants et qui est obligé de se réinventer dans des conditions pas évidentes. Je me garderai donc de donner des leçons d'innovation. Si j'en avais, j'ouvrirais une boîte de consulting et je deviendrais riche. Je pense néanmoins que se donner un peu de temps pour réfléchir et discuter entre acteurs est utile. Il s'agit d'une réponse corporatiste mais c'est le type de travail que j'essaie de mettre en place. Si des gens sont intéressés par le fait d'organiser des tables rondes ou de déposer des sujets de recherche, je me tiens volontiers à disposition. Il s'agit aussi d'un point qui ressortait des ateliers. Les salles, les festivals ont des besoins en matière de veille des publics, de réflexion. Il faut voir comment on peut trouver des voies de collaboration entre le milieu de la recherche et les acteurs du secteur.

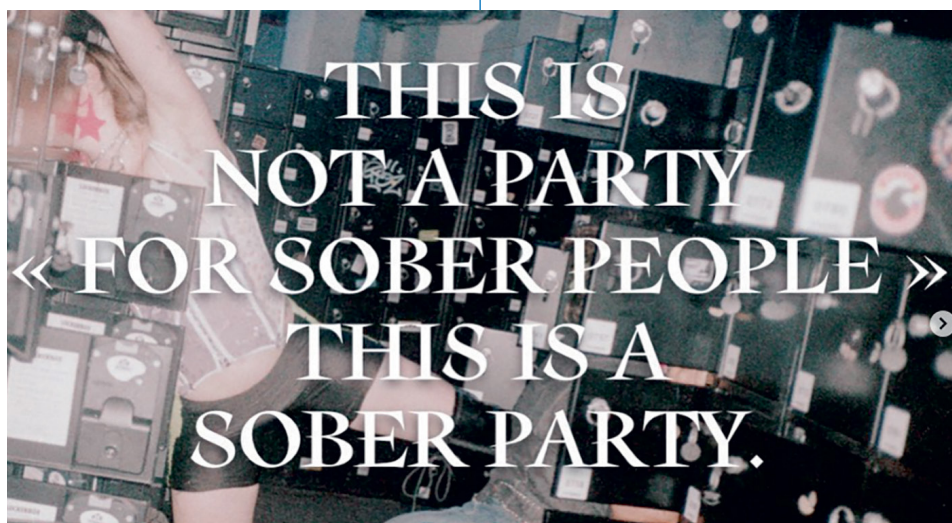
<https://cv.hal.science/loicriom>

Un autre clubbing est possible

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Danser tout en restant sobre. C'est l'idée qu'a eu le collectif Focking Sober qui a organisé la première soirée du genre

au C12 à la mi-septembre. Une réussite qui en appelle d'autres. Et qui pose la question du rapport à l'alcool.



Sortir en club et danser toute la nuit sans aucune drogue, sans aucune goutte d'alcool ? C'est possible, oui. La première soirée Focking Sober a eu lieu au C12 en septembre dernier. Et, de l'avis de sa co-organisatrice Esthelle Gonzalez Lardued, « c'était trop bien. Il y avait des habitués du C12, pas mal de Flamands, des personnes qui n'ont pas forcément l'habitude de sortir, un public plus âgé, aussi. En tout, environ 700 personnes. Les gens se lâchaient comme s'ils avaient su débloquer une autre forme de liberté dans leur corps ». Résultat, d'autres soirées Focking Sober devraient suivre.

L'idée a germé dans l'esprit de deux copines, Esthelle Gonzales Lardued et Victoria Jadot : « En tant que personnes sobres, le monde de la nuit tel qu'il fonctionne ne nous convient pas toujours. On avait envie d'expérimenter une autre façon de faire la fête. Revoir le concept. Qu'est-ce que ça veut dire "célébrer" ? C'est socialiser, être ensemble, rencontrer l'autre et se rejoindre sur de la musique mais aussi des expos, des performances, des projections de films. On a cherché à amener autre chose dans le milieu de la fête ».

La première expérience a donc eu lieu au C12, club que le duo connaît bien. Pour cette première, tout a été repensé : « On a cherché à aménager l'espace autrement, il y avait à manger sur place ». Résultat, un public mélangé et une atmosphère sans précédent : « Ça fait un an que je travaille au C12 et j'ai rarement vu une ambiance comme ça. Relâchée, paisible mais tout aussi festive. Voire plus ».

« Une vraie demande »

Car on a tôt fait de réduire le clubbing à la "consommation". La pilule d'ecstasy serait indissociable des sons house et techno. Une

légende répétée depuis les années 80 à longueurs de documentaires sur la new beat ou l'acid house. Or, nombre de clubbers sont là pour la musique, la socialisation tranquille et l'ambiance : « On s'est rendu compte qu'il y avait une vraie demande. Il y a beaucoup de personnes qui font la fête sans consommer. Et pour elles, c'est mieux d'être entouré de personnes sobres que de personnes déchirées. Pourtant, on est quand même en 2023... et c'est le premier événement du genre sans alcool et sans drogue ! ».

Il y a peut-être autre chose aussi. Le fait que, pour beaucoup (les femmes, les queers, les trans...), les soirées festives ne sont pas toujours "safe". Et si un certain nombre de clubs ont pris cela en compte, mettant en place des initiatives pour rendre les lieux plus agréables et inclusifs, avec un certain succès, il est un fait que, la nuit, l'alcool joue un rôle dans les sentiments d'insécurité. « C'est vrai que la consommation peut amener parfois des comportements plus violents mais le but avec Focking Sober n'est pas de juger ou de condamner, tempère Esthelle. On voulait montrer que ce n'est pas une obligation de consommer pour s'amuser, qu'on peut faire sans et parvenir à se lâcher complètement ».

C'est d'ailleurs à ce sentiment que renvoie l'appellation Focking Sober : « On a envie de garder cette énergie un peu punk, un peu folle et peps. Et en fait, on a bien plus d'énergie en restant sobre ». Un concept qui est là pour durer ? « On vient de lancer un appel à projets pour une prochaine édition, pour aller à la rencontre d'artistes qui veulent jouer dans une soirée Focking Sober. On est en train de voir où on pourrait faire ça. Il y a un intérêt en Flandre. Ça peut être intéressant de sortir de Bruxelles et développer le concept, c'est une région où le clubbing est hyperprésent. »

Travailler avec un label... mais pourquoi (pas) !?



cabano, Dead Song Pt.1 (cabano records)

© THOMAS JEAN HENRI

DOSSIER : DIANE THEUNISSEN

Ces dernières années, de plus en plus d'artistes évoluent de façon indépendante, sans label pour les accompagner dans le développement de leur carrière musicale. Quelles sont les raisons d'une telle tendance ? Comment les artistes indépendant·es s'adaptent-ils à cette situation ? Le rôle des labels est-il toujours aussi pertinent qu'avant ? Si oui, quels sont les avantages de signer avec une maison de disques ?

L'auto-entreprenariat musical, conséquence d'une saturation des labels?

« Je ne pense pas qu'il y ait moins d'artistes qui passent par des labels. Je pense que les labels signent toujours autant. C'est juste qu'il y a plein d'autres artistes qui, ne trouvant pas de label, se débrouillent tout seuls », nous confie Damien Waselle, directeur de [PIAS] Belgique (le label fête par ailleurs ses 30 ans en 2023). C'est le cas de Thomas Van Cottom, qui, en 2020, lançait son projet "cabane" avec un premier disque hybride, niché entre pop grandiose et folk lunaire. Une musique alternative et chaleureuse qu'il a toujours préféré faire de son côté, en toute indépendance. « Ce sont des métiers totalement différents que de faire un disque, jusqu'au bout, de l'enregistrer, de le produire et de le sortir. Ça demande des compétences totalement différentes », explique Thomas. Quand j'ai terminé mon disque, je me suis rendu compte que je ne trouvais personne qui avait toutes ces compétences et qui accepterait de m'accompagner dans ce projet-là. »

Thomas évolue au sein de l'industrie musicale depuis plus de trente ans. Grâce à ses différentes expériences professionnelles – en tant que musicien, producteur, coach ou encore tourneur – il a appris énormément et s'est concocté un carnet d'adresses d'une valeur inestimable. « J'ai 50 ans, ça fait 30 ans que je crée mon réseau. Si je veux appeler quelqu'un en Belgique, que ce soit dans une salle de concert ou dans un label, j'ai le numéro de téléphone », explique-t-il.

Si Thomas a décidé de se lancer sans label, c'est pour plusieurs raisons : « Le souci majeur, c'est que je n'ai pas été en contact avec des labels qui avaient d'autres réseaux que le mien. Les seuls labels avec lesquels je pouvais travailler, c'était des labels qui étaient de ma région, de mon pays et donc, fondamentalement, qui avaient les mêmes réseaux que moi ». Cela dit, il n'est pas fermé sur la question. Conscient des bienfaits du travail collectif, il ajoute : « Je n'aurais pas de souci à signer avec un label qui a un réseau que je n'ai pas ou une force de travail que je ne peux pas développer moi-même ». Afin de naviguer sereinement entre création et auto-entreprenariat, l'artiste met en place des systèmes concrets. Son secret ? L'organisation. « Ce que je fais, c'est que je considère qu'il y a deux économies qui sont complètement différentes (...) Il faut vraiment différencier l'envie de l'artiste et les contingences d'une production. En général, quand mon album est fini, il sort un an après. Cela me permet de faire un rétroplanning, de tout prévoir à temps, d'essayer de trouver des partenaires, sans stress. » Un professionnalisme qui demande une prise de recul constante : « C'est assez compliqué à vivre, tout ça, en tant qu'artiste : quand tu finis un album, la première chose que tu as envie de faire, c'est de t'en débarrasser pour pouvoir passer à autre chose. Mais en tant que producteur, il faut trouver le bon moment, créer le momentum. »

L'importance d'être bien entouré

« Le travail, il est toujours fait par quelqu'un : que ce soit le label ou le groupe en autoprod », déclare Juliette Demanet. Label manageuse au sein de Luik Music, Juliette travaille essentiellement avec des artistes émergent-es. Selon elle, il est indispensable pour les artistes en développement de passer par la case "label" afin de se professionnaliser : « C'est assez difficile d'avoir la compréhension du secteur et des différents agendas ou de la coordination du projet quand on est dans le projet, déclare-t-elle. Pour un artiste aujourd'hui, il est beaucoup plus facile de s'autoproduire et de s'autodistribuer mais ce n'est pas pour ça que ça va fonctionner. On n'a pas accès au même réseau, en tant qu'artiste ».

Juliette est formelle : même si son rôle a évolué au fur et à mesure des années, le label fait partie intégrante du cercle de partenaires qui entoure l'artiste. « Si tu as une structure de booking et de management mais pas de label, il manque un maillon à la chaîne. Le label est spécialisé dans les questions de distribution digitale et physique et dans certains aspects de la stratégie. S'il n'y a pas de label, il y aura toujours quelque chose de manquant ». ML, l'autrice-compositrice-interprète (deux EP au compteur et plusieurs enregistrements avec Sonnffjord), partage cet avis : « Défendre un projet d'un point de vue marketing, presser tes albums ou même uploader tes clips

sur YouTube, il y a énormément de paramètres qu'on a tendance à oublier, qui sont en fait le rôle d'un label et qui sont vachement précieux », souligne-t-elle.



ML, Ailleurs (ML Records/Allo Florida)

Le label, une banque pour les artistes?

En mars dernier, l'auteur-compositeur-interprète bruxellois Arno Saari dévoilait son premier EP, *Airbag*. Une collection de sept titres à la croisée de la bedroom pop et du rock psyché, entièrement autoproduits, enregistrés par ses soins dans son appartement. Pour financer ce projet, l'artiste a tout mis de sa poche. « J'ai la chance de ne pas dépenser trop d'argent, dans le sens où je fais tout moi-même : je ne dois pas payer de studio pour enregistrer, j'enregistre tout dans ma chambre », explique-t-il. Si l'enregistrement ne lui a rien coûté ou presque, Arno Saari a quand même pu bénéficier d'un subside pour promouvoir son projet. « C'est important de dire que ce genre de soutien existe et que ça aide aussi à l'indépendance d'un projet », ajoute-t-il.

Le financement – ou du moins l'accès aux ressources – est l'un des aspects les plus importants d'un label. « Entre le financement du projet qui permet d'accéder à certaines choses et à certaines ambitions, entre le marketing, la promo, le développement à l'international, il y a quand même beaucoup d'artistes, qui, sans label, seraient assez désemparés, note Damien. Une chose que les gens oublient souvent, c'est que depuis toujours, le label fait office de banque pour les artistes. On avance l'argent, on finance ». Entre les labels et les artistes, il existe plusieurs contrats possibles : soit l'artiste est signé en contrat d'artiste, soit en contrat de licence, soit en contrat de distribution. Dans le cadre du contrat d'artiste ou du contrat de licence, l'artiste va recevoir, au moment de la signature, une avance sur ses revenus. « Cette avance est "recoupable", mais non remboursable. Imaginons qu'on avance un certain montant, qui est l'équivalent de 5.000 ventes d'albums. Tant qu'on n'a pas vendu les 5.000 albums, l'artiste ne va pas toucher de revenus puisqu'il les a déjà reçus en avance. Si on n'atteint jamais ce palier de 5.000, cette avance n'est pas recoupée. Donc, c'est la perte du label, l'artiste ne doit pas rembourser son avance. C'est un des facteurs risque que le label engage », explique Damien.

« C'est clair qu'un label, ça couvre beaucoup de frais, souligne ML. Quand j'en parle avec des artistes qui sont en indé, je me rends compte de la chance que j'ai eue d'avoir un label. Quand t'es en indé et que tu dois payer ton clip toi-même, tu ne fais plus des clips à 15.000 balles. » Reconnaisante, elle poursuit : « Sur le tournage de *Ressaisis-toi*, je me suis dit "Si ton projet ne décolle pas financièrement, tu ne bosseras peut-être plus jamais comme ça". Le label, il te permet de vivre des expériences que tu ne vivras peut-être qu'une seule fois dans ta vie ».

Le label, un tromplin pour les artistes émergent-es

Les contrats d'artiste se font de plus en plus rares sur le territoire belge. Cependant, l'aide financière des labels est toujours bonne à prendre pour les groupes émergents. « Luik est une asbl qui défend des projets très "niches", issus d'une scène très alternative. Les

projets qu'on soutient n'ont pas la capacité de s'autoproduire. Notre aide financière est donc toujours avantageuse, en tout cas à l'instant "t". Sur le long terme, on se partage les bénéfices mais je pense que dans la balance, ça reste avantageux d'avoir l'investissement d'un label pour les petits projets émergents, explique Juliette. Il n'y a quasiment que les petits labels indé qui défendent ces projets en Wallonie. Après, ils signent dans de plus grosses structures, et c'est super. Nous, on a un rôle de défrichage. »

La création et la commercialisation, deux économies bien distinctes

S'il y a un paramètre qui freine Thomas dans sa recherche, c'est l'économie des labels. « Le business model des labels ne prend jamais en compte le travail de création de l'artiste qui va prendre trois, quatre ou cinq ans de sa vie. Quand on parle des 50-50 ou des autres formules, les frais qui sont pris en charge, ce sont les frais de promotion. Mais jamais les frais de création. Je ne suis pas d'accord avec ça. J'ai l'impression que l'artiste, c'est le seul à ne pas être rémunéré dans l'histoire, explique-t-il. Je serais prêt à faire un compromis pour un label anglais ou américain qui a un réseau que je n'ai pas. Mais je ne vais pas faire ce compromis-là pour un label belge, français ou européen », ajoute l'artiste. Damien reconnaît la complexité de la situation : « Si tu rencontres du succès et que tu es ton propre investisseur, tes revenus seront supérieurs que si tu es signé sur un label qui, en échange de la signature et du travail accompli, perçoit une partie de tes revenus à ta place ».

Le label, gage de qualité ?

Au-delà de l'aspect financier, les labels représentent souvent un gage de qualité pour les artistes signés. « Avant, les gens achetaient les disques sur foi du label. Ce qui est encore le cas dans des labels de niche », note Damien. C'est également l'avis de Juliette, dont le label a un impact important dans le milieu du rock indépendant. « En Wallonie, il y a pas mal de petits labels amateurs – sans beaucoup de moyens – mais qui sont vus comme des labels influents. Notre nom a quand même pas mal d'impact dans notre niche musicale, même en France », souligne-t-elle.

Longtemps portée par l'idée de faire partie d'une constellation d'artistes qui gravitent autour du même genre, ML partage cet avis. « Je trouve que c'est intéressant, même inconsciemment. En faisant partie d'un label, tu te sens vraiment portée par un truc. Quand tu n'as pas de label, tu fais les choses pour des raisons un peu plus personnelles. Tu vas plus faire les trucs qui te plaisent, comme tu les aimes. À ce niveau-là, ça peut amener pas mal de liberté ».

Capter l'énergie d'un groupe et surfer sur les opportunités

Il y a quelques années, [PIAS] Belgique accueillait sur son "roster" le groupe post-punk Whispering Sons. « On a écouté le disque, on était vraiment emballés par l'album. On l'a sorti modestement, d'un commun accord. À un moment donné, ils ont fait un concert à Het Bos à Anvers. Un styliste anversois les a vus, il était justement en train de terminer une collection. Il a été bluffé par le groupe, leur a proposé de venir jouer à un défilé à Paris (...) Le fait est que, au moment où tout ça se passe, il y a une énergie. Il y a des gens qui réfléchissent à comment capitaliser au mieux. Et ces gens-là, c'est le label », explique Damien.

Une réflexion qui résonne fortement avec celles d'Arno Saari : « Quand j'ai commencé la musique avec mon projet Ulysse, je ne savais même pas ce que voulait dire "RP" (Relations Publiques, - ndr). On a tout découvert après avoir sorti le premier EP ». L'artiste est formel : si, au moment de la sortie du disque, Ulysse avait été entouré par des professionnels – avec une vision d'ensemble et des contacts –, les choses ne se seraient pas passées de la même façon. « On nous aurait dit de taffer sur ce qui était déjà là et de réussir à canaliser l'énergie pour faire un truc super cohérent et super solide, très vite. Nous, ça nous a pris un temps fou parce qu'on ne comprenait rien, on ne savait pas comment ça fonctionnait », ajoute-t-il.



Arno Saari, Airbag (Arno Saari)

Entre projet mainstream et musique de niche

« J'ai la chance de travailler avec des attachés de presse pour certains pays, là où je n'ai pas assez de réseau que pour pouvoir me développer, explique Thomas. Ces gens-là vont toucher des sommes d'argent que je ne toucherai jamais avec mon projet artistique. Ce qui est normal : leur métier, c'est de faire ces choses-là. Mon métier, c'est de créer "cabane". Et c'est dans ce sens-là où les économies sont différentes : si tu travailles avec un attaché de presse en France, il va pousser une fois ton morceau à la radio, une deuxième fois si ça ne marche pas, et si ça ne fonctionne toujours pas, il ne va pas insister une troisième fois. Parce qu'il va devoir revenir avec un autre artiste une semaine plus tard », ajoute-t-il. La position des labels est similaire : « Un label a une économie différente de celle d'un artiste. Il ne défend pas un projet mais une multitude de projets. Et c'est la difficulté pour l'artiste de se retrouver face à quelqu'un pour qui il n'est pas "la" priorité mais une priorité parmi quinze autres », souligne-t-il encore.

Évidemment, la fonction première des labels est une fonction commerciale. Le tout, c'est d'être stratégique : « Tout le monde est une priorité au moment où le disque sort... et une priorité en fonction des objectifs qu'on se fixe avec l'artiste », note Damien. Il sait que chaque artiste ne souhaite pas nécessairement être entendu-e par le plus grand nombre : « Il y a aussi plein de gens qui font de la musique pour le plaisir et qui sont contents en vendant 500 copies. Le tout, c'est de savoir où on met le curseur ». Pour Arno Saari, cela fait sens : « Je ne suis pas du tout dans une recherche de rendement. Je sais que je n'ai pas envie de vivre de ma musique », déclare l'artiste.

Une énergie mouvante et temporaire

« Ce que j'ai toujours trouvé positif avec les labels, c'est ce côté entourage, équipe, vision », explique ML. En travaillant avec une maison de disques, les artistes se professionnalisent : iels bénéficient d'un accompagnement professionnel qui va tirer leur projet, tant au niveau créatif que financier. Cela dit, les équipes évoluent rapidement, ce qui peut freiner le développement des projets. « Un des gros critères de désenchantement par rapport aux labels, c'est les équipes qui bougent et qui font que tu as une énergie dans ton projet mais qu'elle va être très temporaire (...) Ce que je trouve parfois dommage, c'est qu'il arrive souvent que les directeurs artistiques changent au sein des labels. En tant qu'artiste, tu t'attaches à un DA, puis il s'en va », explique ML. Ces changements internes peuvent parfois avoir des impacts néfastes sur les artistes. « Avec Ulysse, on a un jour reçu une offre de contrat d'une major. On les a relancés 50 fois pour finalement ne plus jamais avoir de réponse. Du coup, on était encore plus convaincus de tout faire en indépendant, de n'avoir besoin de personne, explique l'artiste. C'est le truc le plus concret qu'on ait eu avec un label : aller les rencontrer, établir un contrat, donner un retour sur le contrat puis finaliser ce contrat pour ne pas le signer », dit-il en se marrant.

« Évidemment, il faut faire confiance à ton équipe, qui peut avoir de super points de vue sur ton projet... mais la seule personne qui peut avoir une vraie vision à long terme, il ne faut pas se leurrer, c'est l'artiste », conclut ML.

IA

Doux lettres, une révolution, des milliers de questions

DOSSIER: NICOLAS ALSTEEN

Sujet de société récurrent, l'intelligence artificielle infiltre nos vies, sans oublier de chambouler l'industrie musicale. Entre reprises pas vraiment légales, paroles de chanson générées via ChatGPT et autres clips imaginés à l'aide de l'IA, la Fédération Wallonie-Bruxelles n'échappe pas au phénomène le plus dystopique du moment.



Ce matin, je me suis réveillée en me demandant un truc. Pourquoi je ne ferais pas ce que les gens me demandent depuis des semaines ? Plutôt que de répondre à la question, Angèle s'exécute. Posée sur le site d'une ancienne base aérienne de l'armée française, en tête d'affiche de la Fête de l'Humanité 2023, la chanteuse belge s'envole avec une reprise de *Saiyan*, tube rap français servi bien frais au tout début de l'été par Heuss L'Enfoiré et Gazo. L'initiative pourrait sembler anecdotique tant la Bruxelloise revisite régulièrement ses morceaux favoris sur les réseaux sociaux. Mais là, clairement, c'est différent. En jouant *Saiyan* en concert, Angèle casse les codes de la reprise et traverse les frontières – de plus en plus ténues – qui séparent encore nos vies réelles du monde virtuel.

C'est que, depuis le mois d'août, une autre version de *Saiyan* anime les soirées en boîtes de nuit et les journées dans les cours de récré. Cette seconde version, générée à l'aide d'une intelligence artificielle, duplique la voix d'Angèle pour un résultat aussi efficace que troublant. Écoutée en masse sur les plateformes de streaming – et depuis retirée à la demande de l'éditeur de la version originale –, cette reprise en mode IA est actuellement en train d'affoler les compteurs sur YouTube avec quelque sept millions de vues enregistrées en moins de quatre semaines...



Image extraite du clip de Puggy, *Novor Givo Up*

©BRICE VDH-CYRIEN DELIRE

Angèle s'est ainsi frottée à une reprise dont le succès tient à une déclinaison artificielle de sa propre voix. Cette improbable mise en abîme est le fruit des manipulations d'un producteur français nommé Lnkhey. Là où les renards de l'IA se planquent habituellement au fin fond d'une forêt numérique, lui assume l'affaire à visage découvert, allant même jusqu'à accorder une interview au média en ligne Brut.

Filmé et questionné sur son travail, le beatmaker s'en va carrément dévoiler les secrets de fabrication de l'ouvrage. Entouré d'un attirail informatique, il entame un véritable tutoriel. Depuis son studio d'enregistrement, Lnkhey adapte légèrement la production originale en rejouant quelques notes de piano et une ligne de basse "façon Angèle". Il se glisse ensuite derrière un micro pour chanter le morceau de Heuss L'Enfoiré et Gazo. Comme une prestation bien arrosée au karaoké, sa performance vocale frise la bonne blague. Mais la magie de l'IA va lui permettre de corriger le tir. Au point de se métamorphoser en sniper. Son truc ? Faire écouter la voix de la véritable Angèle à un outil d'intelligence artificielle nommé *Voicemy.ai*. Après deux heures d'assimilation, le logiciel est en mesure de reproduire le timbre d'Angèle à la perfection. Bluffant... Désormais en mesure de convertir sa piteuse interprétation en mode "Angèle", Lnkhey délivre un hit qui régale aujourd'hui des millions d'auditeurs.

À la fin du reportage, le beatmaker reconnaît toutefois que sa pratique soulève de nombreuses questions. Tant sur le plan du respect de la vie privée que sur des questions de falsification, l'usage de l'IA appelle, selon lui, le législateur à passer à l'action... « *Angèle peut déjà s'opposer valablement à l'usage de sa voix pour cette relecture du titre de Heuss L'Enfoiré*, affirme Jean-Christophe Lardinois, avocat chez Ulys, un cabinet spécialisé dans les nouvelles technologies et le droit d'auteur. *Le droit à la voix est l'un des axes du droit à la personnalité. Il procède du même raisonnement que le droit à l'image. À partir du moment où l'on exploite l'image d'une personne sans son autorisation préalable, celle-ci a le droit de s'y opposer et de demander des dommages et intérêts. On connaît bien ce cas de figure avec les paparazzis et les magazines people comme Voici ou Gala. Avec le droit à la voix, nous sommes un peu dans le même registre. N'importe quelle personne peut y recourir à partir du moment où sa voix est reconnue et reconnaissable. Ici, en l'occurrence, Angèle n'est pas créditée. Mais tout le monde reconnaît sa voix, elle en premier...* »

En jouant une reprise de la reprise, l'artiste bruxelloise répond d'ailleurs assez subtilement à la confusion ambiante. « *En agissant de la sorte, elle laisse entendre qu'elle est bien au courant de la situa-*

tion. Elle comprend les enjeux. Il faut aussi noter que cette reprise IA lui offre une nouvelle visibilité. Là encore, un parallèle avec la presse people est possible. Au début, les personnalités du show-biz ne s'opposaient pas vraiment aux paparazzis. Parce qu'une photo à la Une des magazines accentuait leur popularité. Le problème, c'est que la pratique a dégénéré... Parallèlement, les publications en question ont commencé à enregistrer des chiffres de ventes hallucinants. Plusieurs célébrités ont alors invoqué le droit à l'image. Cela a conduit à dégager une jurisprudence en la matière. Depuis, les magazines indemnisent régulièrement les victimes en leur payant des dommages et intérêts pour atteinte au droit à l'image. À l'avenir, on pourrait très bien observer le même genre d'évolution de la jurisprudence dans le cadre du droit à la voix. »

La loi de la jungle

L'arrivée de l'IA dans le paysage musical constitue néanmoins un véritable casse-tête au regard du cadre légal. « *La technologie ira toujours plus vite que le droit*, souligne Jean-Christophe Lardinois. *À ce jour, dans la loi belge, il n'existe d'ailleurs aucune disposition spécifiquement relative aux intelligences artificielles. Pourtant, en 2019, une directive européenne a apporté des clarifications essentielles sur le droit d'auteur dans la société de l'information. Bien que récent, ce texte ne fait aucune allusion à l'IA.* » De nouvelles propositions sont toutefois sur la table des négociations. L'Union européenne planche d'ailleurs sur un "IA Act", une législation sur l'intelligence artificielle. « *L'Europe est sur le point d'élaborer un texte historique, une première mondiale en matière d'IA. Mais ce n'est pas une mince affaire. Car il faut trouver un équilibre entre la protection des intérêts du citoyen et le respect des avancées technologiques.* »

Protéger la création musicale par voie technologique serait également une option. « *Des spécialistes nous rapportent que des industriels travaillent sur des mesures de protection automatisée*, confie l'expert des droits voisins, Christophe Van Vaerenbergh, directeur de PlayRight, société de gestion collective des artistes-interprètes en Belgique. *Mais je suis sceptique*, poursuit-il. *Nous avons bien vu ce qui s'est passé, au début des années 2000, quand l'industrie musicale s'est retranchée derrière des systèmes de protection "watermarked"...* (le "watermark" est une marque – un filigrane – ou un "tatouage numérique" qui permet de protéger les fichiers. Cela peut être un code invisible qui est ajouté sur un CD. C'est aussi



Image extraite du clip de Next.Apo, Unfit Wing

un procédé qui complète les renseignements du copyright d'une vidéo ou d'un support audio, – nldr)». Faites une rapide recherche sur Google, vous trouverez tous les outils qui permettent d'effacer facilement ces marquages.

Métier d'avenir

«Au-delà de ses dangers et des nombreuses questions qu'elle soulève, l'IA est aussi source d'opportunités, souligne le directeur de PlayRight. On pourrait d'ailleurs opérer une analogie avec l'avènement du synthétiseur dans les années 1960. Son arrivée avait bouleversé les habitudes. D'un coup, il ne fallait plus inviter tout un orchestre symphonique dans un studio d'enregistrement. Grâce au synthé, il était possible de reproduire tous les instruments sur un clavier. Aujourd'hui, il est possible d'appréhender l'émergence de l'IA sous le même angle créatif.» Ce point de vue est partagé par Alex Stevens. Désormais à la tête de la start-up Music Data Studio, l'ex-programmateur du Dour Festival apporte un éclairage supplémentaire : « Sur le plan créatif, il faut aussi mentionner l'apparition d'un nouveau profil, celui du "prompt ingénieur". Il s'agit d'une personne capable de communiquer avec l'intelligence artificielle. L'IA a besoin d'un élan créatif, impulsé par une personne physique. La vocation du prompt ingénieur, c'est de trouver les bons mots, de faire les bonnes requêtes. Mettre de la créativité dans la façon d'interroger l'IA, c'est un nouveau métier, appelé à se développer dans l'industrie musicale. Générer un morceau lambda, façon Angèle, n'importe qui peut le faire. Mais générer des requêtes qui vont repousser les limites de la création, ça, c'est un job à part entière. »

Dans le paysage musical belge, le travail créatif généré en collaboration avec l'IA en est encore à ses balbutiements, se limitant le plus souvent à l'exploitation de données textuelles apportées par la boîte de dialogue d'un chatbot (agent conversationnel). Ainsi, l'été dernier, c'est le rappeur ICO qui s'est pris au jeu en demandant à ChatGPT-4 de lui écrire un texte "dans le style de ICO #Meuf #Drip#LaMoula#QuitterLeQuartier". Quelques secondes plus tard, l'IA lui balançait quelques punchlines, pas trop mal senties mais sans génie. Suffisant, en tout cas, pour créer un énorme buzz sur TikTok.

IA Killod the Radio Star?

Dans un autre registre, et sur YouTube cette fois, Puggy signe son retour avec le clip de *Never Give Up*. Réalisé par Brice VDH, vidéaste bruxellois connu pour ses collaborations avec Julien Doré,

Girls in Hawaïi, Suarez, Angèle, Caballero & JeanJass ou Nicolas Michaux, ce clip a la particularité d'avoir été échafaudé à l'aide de ChatGPT. « Quand Puggy m'a proposé de travailler sur cette vidéo, j'étais motivé mais pas très inspiré, confie le réalisateur. Pour déconner et voir ce qui allait se passer, j'ai copié les paroles de la chanson dans ChatGPT en lui demandant d'imaginer un clip. » L'assistant virtuel lui propose alors une histoire romantique dont l'intrigue se déroule dans un environnement ultra bureaucratique. « Le morceau de Puggy parle effectivement d'une relation amoureuse mais sous l'angle de la résilience. L'idée, c'est plutôt de préserver la magie du couple, malgré l'adversité et les épreuves de la vie. Pour une raison qui m'échappe encore, l'IA a placé l'histoire dans un contexte d'entreprise. C'était une intrigue à deux balles, presque gênante. À l'heure où tout le monde parle du rôle de l'IA dans nos vies futures, je trouvais ça drôle de voir qu'elle générerait un récit aussi nul. Cela étant, il faut souligner que tout ça s'est passé en juin dernier. À l'époque, ChatGPT fonctionnait encore en circuit fermé, sans être connecté à Internet. Si je refais l'expérience aujourd'hui, le résultat sera forcément différent... »

Sur la base du scénario balisé par ChatGPT, Brice VDH construit le script du nouveau clip de Puggy. « Chaque phrase de la chanson amenait une scène. Dès que l'IA m'en proposait une, je copiais la proposition dans une banque d'images appelée Shutterstock. Cela permettait de visualiser le cheminement du récit. Mais si on était resté là-dessus, ça aurait été le clip le plus chiant du monde. Il faut bien le dire. » La version finale de la vidéo est donc librement inspirée de la trame générée par l'IA. « Tout ça tend d'abord à démontrer que l'outil n'est pas doté de sensibilité. Il n'a pas d'humour. Pour l'instant, il s'arrête à ce qu'il connaît. Mais une fois qu'il pourra fonctionner en étant directement connecté à Internet, sa vitesse d'analyse va se découpler. Et si les premiers résultats seront sans doute un peu décevants, l'outil va s'améliorer au fil du temps. Parce que l'IA va continuer à apprendre, à apprendre, encore et encore... En vrai, personne ne sait vraiment jusqu'où ça peut aller. Je me demande même si les développeurs, eux-mêmes, le savent vraiment. Ce qui est sûr, c'est qu'à court-terme, l'IA va "réfléchir" de plus en plus vite... »

Aussi vite que le nombre de reprises à succès générées via l'intelligence artificielle? Ces derniers jours, en tout cas, la voix d'Angèle poursuit son essor virtuel : elle chante en arabe, elle reprend *Voyage Voyage* et *Emmenez-moi*. Où ? Ça, l'avenir nous le dira.

Allez (à) l'OM!



Le 3^e étage de l'OM abrite le pôle musique de la Province. Ce niveau est consacré à l'incubation des "jeunes musiques", des jeunes groupes et accueille notamment un studio d'enregistrement.

TEXTE : DIDIER STIERS

Plantée en bord de Meuse, à un jet de ballon du stade de Sclessin, la nouvelle salle de concert liégeoise a été inaugurée début octobre. « Nouvelle » ?

Pas exactement : les lieux avaient déjà été ouverts au public, et même pendant des décennies, avant d'être laissés à l'abandon ou presque. Mais ça, c'était... avant !



L'OM, c'est 3.500 m² d'un bel exemple du style paquobot. Un style né dans les années 30 comme branche tardive de l'Art déco, combinant longues lignes droites et surfaces verticales incurvées. Voyez par exemple la géométrie de la grande salle de concert.

Le bâtiment fut en effet "la" maison des fêtes sur le territoire sidérurgique d'Ougrée. Inauguré en 1948 à l'initiative des entreprises Cockerill et construit sur les plans de l'architecte liégeois Georges Dedoyard (à qui l'on doit également les Bains de la Sauvenière et le pont-barrage de l'île Monsin), il a ainsi accueilli remises de décorations du travail, réceptions pour des départs en retraite et conseils d'administration. Puis, quand il a été ouvert plus largement, communions, spectacles et distributions de prix de fin d'année scolaire, soirées dansantes, pièces de théâtre et expositions... Avant d'être laissé à l'abandon. Squatté, pillé et incendié, l'OM (pour "Ougrée Marihayé") fit alors aussi la joie des pratiquants de l'urbex qui connaissaient les lieux comme étant le "Théâtre Jeusette" et servit même de décor pour un clip de Stromae (*Quand c'est ?*).

En 2010, ce témoin d'un temps où cette industrie liégeoise brillait de mille feux est racheté à Arcelor-Mittal par la Ville de Seraing. Un architecte est désigné en 2015. Et l'OM d'entamer alors une deuxième vie... « Lorsque le gros oeuvre a été achevé, raconte Valérie Depaye, directrice d'Eriges, la régie communale autonome de Seraing chargée de la mise en oeuvre du Master Plan (la requalification et la rénovation menées sur les 800 hectares d'industrie lourde, commerces, bureaux et habitat de la vallée industrielle), nous avons lancé une invitation aux anciens du secteur sidérurgique. On a pu montrer l'OM dans son habit presque fini à une centaine de personnes et recueillir ainsi des témoignages, des anecdotes et des photos d'époque. Un petit couple marié depuis 60 ans m'a dit : "Eh bien nous, c'est ici qu'on s'est embrassés pour la première fois !" ». On imagine que, depuis le 4 octobre dernier, soir de l'inauguration officielle des lieux et du premier concert d'OOTOOKO, le nouveau projet de Damien Chierici (Dan San, Kowari – voir p.20), d'autres bisous auront été échangés !

Mais pourquoi une salle de concerts, au fait ? « L'idée de lieux structurants dans les quartiers comme point de départ d'une requalification a toujours été la démarche du Master Plan, reprend Valérie Depaye. La Ville a imaginé un programme en lien avec la culture. On a fini en se disant : "Oui, c'était un théâtre, mais est-ce que ça n'aurait pas du sens que ce soit une salle de concert ?". Une étude dans le secteur a confirmé qu'une telle jauge pour de la musique amplifiée avait une place à prendre dans un périmètre eurégional... » Un appel d'offre finit par être lancé... Et ça tombe bien ! « Ça faisait un bon moment que nous cherchions un lieu de diffusion de cette taille-là en région liégeoise pour venir en complément de la programmation au Reflektor, raconte Fabrice Lamproye pour Festiv@liège. On a utilisé la caserne Fonck pendant des années, mais elle servait souvent pour du théâtre, était occupée par plusieurs opérateurs, il était donc difficile d'avoir là-bas une programmation régulière. Et donc nous avons répondu à cet appel d'offres... »

C'est un début

Quelques péripéties plus tard, entre pandémie et hausse du coût des matières premières, l'OM a retrouvé son cachet. Fabrice Lamproye se réjouit : « Les choix architecturaux et esthétiques ont donné une belle rénovation, dans le respect du bâtiment historique ». Mais tout en tenant compte de l'activité à laquelle il est désormais destiné ! « Là se situait le challenge, reprend Valérie Depaye. On sent tout le bâtiment tel qu'il était, avec la coupole de verre au-dessus des escaliers, les murs en briques de verre dans la salle, mais il a fallu l'équiper parce qu'il n'était plus aux normes, que ce soit de sécurité ou acoustiques. Le plancher de la scène était incliné, puisque c'était un petit théâtre, et puis à l'époque, on fonctionnait aussi dans un système de chauffage urbain avec les gaz de cokerie... »

Dans le hall d'entrée, au-dessus des portes, un panneau façon cinéma américain signale les concerts à venir : d'EUS, Girls In Hawaii, Hyphen Hyphen, Daan ou encore Charlotte Cardin passeront par ici. « La jauge de 1.700 personnes est fixe pour la salle, précise Fabrice Lamproye. Et c'est 2.000 pour tout le bâtiment. Pour certains événements, en musique électronique notamment, on proposera certainement deux ambiances dans deux salles différentes. » Face à la grande salle s'ouvre en effet un deuxième espace, un vaste espace bar celui-là, et puis au bas d'une volée d'escaliers, l'espace resto. « L'idée n'est pas de faire des concerts assis : ce type de salle existe déjà à Liège, avec le Forum et le Trocadéro. »

Avec l'OM aux côtés du Reflektor et des Ardentes, chez Festiv@liège, on occupe désormais quasiment tout le spectre des espaces dédiés à la musique. Et une toute petite salle, ce serait utile ? « Non, répond évidemment Fabrice Lamproye ! Les tout petits concerts, on peut les organiser soit dans la partie bar du Reflektor, et ici, on va pouvoir aussi avoir des concerts de type cabaret, jazz ou intimiste dans la partie restaurant. Pour le moment, on va d'abord apprendre à vivre avec notre salle. Voir comment elle se comporte en fonction des différents styles musicaux, que ce soit du rap, du rock, du metal ou de la pop francophone et anglophone, à destination d'un public qui a dû depuis longtemps se déplacer vers Bruxelles, Anvers, l'Allemagne ou même le Luxembourg. C'est donc d'abord un public de proximité qu'on vise. »

L'OM et plus largement la musique se retrouvent ainsi au coeur du redéploiement de tout un "quartier". « Il change déjà beaucoup, commente Valérie Depaye. Depuis 2018, on a de nouveau une gare SNCB et deux trains par heure entre Liège et Namur. À la fin de cette année, un ancien bâtiment industriel accueillera un parking de délestage de 600 places voitures et 120 places vélos, qui servira donc aussi à l'OM... » Viendront ensuite 300 logements étudiants et jeunes adultes de même qu'un parc public : « C'est le début d'une transmutation dans le quartier ! ». Où la circulation des habitants (ils sont 3.511 à ce jour, soit 1.448 ménages) sera facilitée par un jeu de traversée cyclo-piétonne et de passerelle.

Infos : omconcerts.bo et origes.bo



Karin Clercq

ALive

Gabal Production/Freaksville Records

Vingt chansons pour célébrer autant d'années de carrière, tel est le propos d'*ALive*, album plongeant dans l'ambiance de deux concerts, l'un au Botanique à Bruxelles, l'autre à la Ferme du Biéreau à Louvain-la-Neuve. Pour fêter ça, la chanteuse, autrice et compositrice, eut l'idée d'adjoindre, au trio habituel, un quatuor à cordes en bonne et due forme, violons, alto, violoncelle. L'envie de cordes vint à Karin Clercq après l'écoute d'un album de Peter Gabriel en public et s'est manifestée spécifiquement avec « *le rêve de jouer* *Kassandra, un morceau du premier album en trois mouvements avec un pont. C'est sa rencontre avec Apollon, comme si elle avait survécu jusqu'à aujourd'hui* ». De formation classique et jazz, jouant du rock et polyinstrumentiste, Emmanuel "Manu" Delcourt a réalisé tous les arrangements : « *Les cordes, ça peut vite faire crème fraîche. Manu, lui, amène de la subtilité aux chansons* ». À la différence de la comédienne – son premier métier, toujours d'actualité –, « *la chanteuse sur scène n'a pas de personnage, sauf le sien, qu'il a fallu maîtriser* ». Mais là, tant au Bota qu'au Biéreau, « *la communion avec le public était telle que je n'ai pas eu l'impression d'être en représentation. Il y a souvent des moments magiques où tu vis vraiment ce que tu chantes. Là, c'était tout le concert, ou presque* ». Toute cette émotion passe car le disque, c'est l'enregistrement au naturel : « *on a peut-être recalé l'une ou l'autre chose qui n'était pas tout à fait juste, rien de plus* ». Cordes et chœurs constituent un merveilleux écrin pour la présence vocale sensible de Karin Clercq. Pour elle, ce projet des vingt ans est aussi une manière de manifester sa reconnaissance : « *Il est important de pouvoir dire merci dans notre parcours* ». En retour, « *je voyais des gens très touchés au niveau émotionnel. Ce que tu ne peux pas faire en étant plus jeune, quand tu es surtout dans l'énergie. C'est l'avantage de vieillir : avoir une densité sur scène qu'une femme de 25 ans ne peut avoir. J'espère que je vais devenir une vieille chanteuse* ». Cela sera-t-il possible ? – **DS**

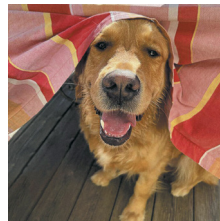


Marvett

Lalalife

Autoproduction

On l'avait entendu en anglais à Ronquières en 2022. Il est venu cette fois en français et avec sa guitare électrique aux Francoff de Spa et y est reparti avec un 3^e prix. Bienvenue dans l'univers de Marvett, jeune bruxellois intoxiqué par le rock énérvé des années 2000. En cinq morceaux, ce premier EP choisit de ne pas choisir. Soit des sonorités évoquant le punk/rock teenage façon *Sk8er Boy* d'Avril Lavigne, une voix parfois (trop) filtrée proche des productions urbaines et des textes interrogeant le mal-être, la mélancolie et une fausse nonchalance de la nouvelle génération. « *Les histoires d'amour sont toutes les mêmes* », constate ainsi le jeune homme dans *100X*, chanson la plus streamée de *Lalalife*, qui doit beaucoup à l'intervention de Doria D. Belle gueule, grattes énergiques, passage réussi dans la langue de Molière avec arrêt obligé sur la ballade pour âme désolée (*le joli Perdu*). Des débuts prometteurs. – **LL**

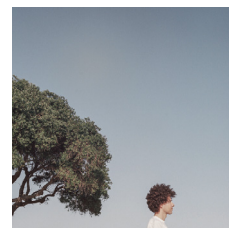


It It Anita

Mouche

Luik Music

Les Liégeois survoltés fêtent leurs 10 ans avec *Mouche*, 4^e album dont la pochette, comme pour les précédents albums, met en avant quelqu'un d'important pour le groupe. Ici c'est *Mouche*, un chien d'assistance, mascotte du groupe. Les deux singles déjà parus sont d'une efficacité redoutable et donnent le ton de l'album : *Don't bend (my friend)* en lien direct avec la ténacité du groupe depuis leurs débuts et *Psychorigid*. Toujours guidé par Amaury Sauvè à la production, les neuf titres hargneux et rock ne vous laisseront pas de marbre, mention spéciale au très "beastieboy-sien" *Giving/Taking*. – **JPL**

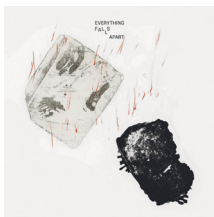


Témé Tan

Quand il est seul

[PIAS]

Il est des mélodies dont on se rend compte qu'elles nous manquaient au moment de les retrouver. L'impression d'une chaleur familière et de rengaines dont on ne pourra bientôt plus se passer. Comme un plaïd musical dans lequel s'emmitoufler tout l'hiver. C'est l'effet que nous fait ce nouvel album de Témé Tan. Six années déjà se sont écoulées depuis les premiers travaux du globetrotter bruxellois et son départ vers le Canada. Dans l'intervalle, Tanguy a vu du pays, multiplié les rencontres et foulé des planches sur trois continents (Amérique, Asie, Afrique). Une pandémie mondiale et une petite frayeur plus tard (un polype hémorragique sur l'une de ses cordes vocales), il retrouve enfin la Belgique et les bacs à disques. Paradoxalement, sur *Quand il est seul*, on croise bien des invités. Au micro d'abord, avec Pierre Kwenders, Elisapie et Dominique Fils-Aimé, ses trois coups de cœur montréalais (voir page 42). À la prod ensuite, entre Félix Petit, Damien Magnette, Le Motel ou le toujours inspiré Noza qui signe entre autres l'entêtant single *Le Million*. Un véritable antidote à la morosité et la grisaille ambiantes qu'il nous tarde de revoir sur scène. – **NC**



Everything Falls Apart

Everything Falls Apart
Totalism

Everything Falls Apart est le projet né de la rencontre du contrebassiste bruxellois Cyrille De Haes (aka Otto Lindholm) avec le producteur électro anglais Ross Tones (aka Throwing Snow). L'un vient du monde jazz et contemporain, l'autre de la scène UK bass. « J'ai toujours voulu que les gens se lèvent et dansent sur ma musique, dit Cyrille De Haes. Lui, au contraire, aimerait abandonner le beat et jouer pour des gens assis et à l'écoute. Quelque part sur la route, on s'est rencontrés ». Plus concrètement : « J'ai sorti mon premier album solo en 2016 et la face A est un long morceau de 18 minutes. Je ne sais pas trop comment mais ce titre a eu une certaine publicité à l'international et m'a ouvert des portes en Angleterre. Un jour, je reçois un message d'un certain Ross Tones qui m'invite à passer chez lui à Bristol. Je l'ai pris au mot. Je suis arrivé chez lui dans la campagne près de Bristol et on a passé un week-end à parler et à jouer. C'est comme ça qu'est né le projet ». Le duo se retrouve tous les six mois pour des séances musicales : « Je lui donne du son avec ma contrebasse et lui la traite. On est une sorte de locomotive à deux personnes : je mets le charbon dans le tison et lui maintient la pression ». Improvisation à la manière jazz ? « Je préfère parler de composition instantanée ». En résulte un drone immersif en huit plages, une musique envoûtante, véritable expérience auditive qui n'est pas éloignée du travail d'un Steve Reich ou d'un Terry Riley. « Ce sont vraiment mes références. Il y a une espèce de monde qui s'ouvre à partir du drone et de la redondance, un monde proche de la transe et du mysticisme ». Ce moment où tout s'écroule pour mieux se révéler. — **DZ**



The Loved Drones
Robots Rising in a Post-Pandemic World
Freaksville Records

On sait que le band de Benjamin Schoos et Bryan Carney a enregistré son premier album à Londres en une semaine. Aujourd'hui, pour le 5^e, la contrainte est encore plus stricte : 3 jours de studios pour la composition et l'enregistrement, là où le dernier album avait mis trois années à être bouclé en raison de la Covid. Huit titres inédits ont donc été gravés directement sur une bobine stéréo Revox B77, de l'analogique pur et dur, sans overdub ni retouches quelconques. Dernière règle : s'inspirer de la thématique des robots qui se soulèvent dans un monde postpandémique. Des riffs accrocheurs, des mélodies planantes, un univers tantôt psyché tantôt new wave. Bref un véritable album enregistré dans les conditions du live. Le résultat s'écoute d'une traite, au casque dans la pénombre : voyage garanti ! — **JPL**



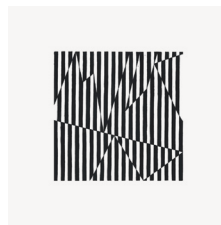
DYAD
Komorebi Live
Zig Zag World

Doit-on encore présenter Didier Laloy, l'incontournable et infatigable accordéoniste (diatonique) belge ? On vous revoie vers le numéro 54 de Larsen où on vous dressait son portrait à l'occasion de la célébration de ses trente années de carrière. Une année 2023 qui aura vu la parution de deux albums de l'artiste, l'un avec un orchestre symphonique (un vieux rêve), l'autre, celui-ci, dans une nouvelle formule duo appelée DYAD, en compagnie du contrebassiste français Adrien Tyberghein. Contrebassiste qui mérite quant à lui d'être replacé dans son contexte professionnel. Adrien Tyberghein est un musicien et compositeur français qui a collaboré avec des ensembles tels que l'Opéra National de Paris ou l'Ensemble Intercontemporain. On le retrouve également auprès d'artistes renommés dans divers genres musicaux, que ce soit la musique classique, le jazz ou la musique contemporaine, avec Manu Katché, Ibrahim Maalouf ou encore Gautier Capuçon... autant de projets qui l'ont amené à découvrir sa propre voie et à se consacrer principalement à la contrebasse en tant que soliste, chambriste et compositeur. Didier et Adrien forment ici un duo atypique qu'ils définissent comme « né du désir d'allier deux univers en apparente opposition : la musique dite "sérieuse" et la musique "légère" ». Soit 11 titres originaux, interprétés "live", où la contrebasse slappe, claque, percute, "pizzicate" aux côtés d'un accordéon plus virevoltant et virtuose que jamais. Le terme japonais "komorebi" est aussi unique en son genre que nos deux musiciens : il désigne la lumière du soleil qui traverse les arbres. Les amateur-es de world/trad adoreront ce dialogue instrumental où viennent toutefois s'adjoindre quelques voix, le tout dans un ensemble à l'énergie vraiment très rock. — **FXD**



Azmari
Maelström
Sdban Records

Après Ekerā et Samā'ī, la formation nu jazz Azmari revient en grande pompe avec un disque patient, complexe et profond, *Maelström*. Guidé par l'exploration, l'improvisation et le besoin irrépensible de construction, le quintet bruxellois Azmari nous a toujours proposé des morceaux parés d'une richesse inouïe, tant rythmique que mélodique. Leur dernier disque en date, *Maelström*, ne déroge pas à la règle : on y retrouve une musique empruntée ailleurs, truffée d'influences éthiopiennes, turques, indiennes ou encore sud-américaines, qui prend son temps tout en bouillonnant de l'intérieur. « Il y a énormément de couches sur cet album. On a fait un vrai travail de recherche sonore, qu'on n'avait pas eu l'occasion de faire sur les anciens disques », explique Arthur Ancion, batteur au sein de la formation. Épaulé par le producteur gantois Frederik Segers, le groupe a en effet poussé l'arrangement un cran plus loin : nichés entre les claviers, les basses, les saxophones et les batteries, les magiciens d'Azmari ont cherché et cherché encore, jusqu'à trouver la parfaite identité sonore. « La musique qu'on joue reste très organique : il y a beaucoup de liberté et d'improvisation mais dans un contexte assez structuré », déclare notre interlocuteur. Cette dualité s'exprime particulièrement sur l'album, composé collectivement lors d'une résidence à la campagne : « Tout est venu de l'improvisation, puis ensuite, on a fixé les choses ». En résulte une collection de huit morceaux d'une profondeur abyssale et assourdissante, qui reflètent à la perfection le titre spectaculaire de ce disque aux allures de monstre aquatique, mystique et imposant. — **DT**



Milk TV
Neo Geo
EXAG' Records

En septembre, le groupe (recomposé) avait envoyé en éclaireur le single *Run To Buy Vacuum* et son clip DIY bidouillé à partir de vieilles images de pub pour aspirer. Le trio délivre donc aujourd'hui l'album complet, après trois ans d'absence dans les bacs (leur précédent disque, *Good Food for Mean Kids*, date de 2020). On qualifiera ce Neo Geo de post-(art) punk... un disque qui se révèle bien intéressant sous ses influences peu habituelles qui remettent au goût du jour tant David Byrne et ses Talking Heads (604NC8), que la scène hardcore 90's à la Fugazi (*Run To Buy Vacuum*) et où sont aussi conviés en vrac Gang of Four, les Wire ou encore les B52's. Un album sauvage, aux compos frontales et à la production tranchante. — **FXD**



Pedigree

Run Away

Rockerill Records / Don't Trust the Hype Recordz /
L'Ouïe Pleure Records / Pang Pang Records / Crapou-
let / Emergence

À Tournai, tous les chemins mènent à Pedigree. Formé par quelques forces vives de la scène locale – des unités spéciales déjà aperçues en opération chez Thee Marvin Gays, Sects Tape ou Unik Ubik –, le quatuor met le cap sur un premier album speedé comme un lévrier dopé à la caféine. Punk dans l'âme, le groupe s'en va ainsi raviver des références "nineties" avec la ferme intention de secouer les cocotiers d'une plage fréquentée par The Chats, Ex-Cult ou le fantôme de Jay Reatard. L'album en question, *Run Away*, a la particularité de sortir sur six labels en même temps. « C'est une pratique courante sur les scènes punk et hardcore, indique Yannick Bataille, chanteur et guitariste de Pedigree. Le record est détenu par Los Crudos, un groupe punk de Chicago qui, un jour, a sorti un disque sur une centaine de labels. Nous sommes encore loin du compte, s'amuse-t-il. Ces multiples collaborations nous permettent d'amortir les frais de production. Et puis, comme chaque maison de disques a son public et ses réseaux, c'est aussi une belle opportunité. Grâce à Rockerill Records, par exemple, nous avons un pied à Charleroi et dans le Hainaut. Don't Trust the Hype est un label établi à Lille, tandis qu'Emergence est implanté à Rouen... » Enregistré à Zaventem, aux côtés de l'ingé-son Robin Rigaux, *Run Away* s'est érigé sous le toit des studios Very Nice. Frontal, rentre-dedans, l'album hisse un fanion aux couleurs de Pedigree sur sa pochette. « Nous voulions éviter une énième illustration. Alors, notre batteur, Tom Bornarel, qui est aussi plasticien et graphiste, a conçu cet objet de collection. Il y a peu, un café de la région de Tournai voulait nous l'acheter. Mais il s'agit d'un exemplaire unique... Il ne sera pas disponible au stand merchandising. À la sortie des concerts, nous allons plutôt nous concentrer sur les t-shirts et la vente des vinyles. » L'art de se focaliser sur l'essentiel. Sans chichis. –NA



Castus

Cut Short Crisply

GNIGNIGNIGNIGNI

Après plusieurs années derrière les fourneaux, le trio post-rock Castus nous sert sa toute dernière création musicale, *Cut Short Crisply*. Depuis toujours, Castus maîtrise l'art de la débrouillardise. Une essence DIY que l'on retrouve avec plaisir sur leur dernier disque en date, *Cut Short Crisply*. Enregistré dans une maison de campagne transformée en studio de fortune, l'album se caractérise par une libération musicale et un retour aux sonorités crues, organiques. « La particularité de cet album, c'est que c'est plus instrumental, plus ambient. Ça se voit surtout en live : j'utilise beaucoup moins de boucles et de samples. Il y a plus de moments très directs avec juste basse, batterie et guitare », explique Cédric Castus, fondateur et guitariste du groupe. Un album vivant et cohérent, tant au niveau des sonorités que des thèmes abordés. Au menu : la bouffe et encore la bouffe. Entre la déclamation d'une recette de Yotam Ottolenghi sur *La Recette du Jour* et les live cooking shows déjantés qui accompagnent les morceaux, Castus n'a pas fait les choses à moitié. « Il y a un leitmotiv qui se développe autour de la cuisine, de près ou de loin. Tous les visuels – dont la pochette de l'album –, ont été faits à partir de photos de mes recettes », ajoute notre interlocuteur, cuisinier à temps partiel. *Cut Short Crisply*, c'est une collection de morceaux instrumentaux dynamiques et éclectiques, qui prennent leur temps. De la musique fermentée, ni crue ni cuite, à déguster sans tarder. –DT



Joseph Jongen

Fêtes Rouges - Intégrale des mélodies vol. 2

Sarah Defrise et Craig White

Musique en Wallonie

Quelque peu délaissé par la postérité, le compositeur et organiste liégeois Joseph Jongen (1873–1953) retrouve un légitime droit de cité en cette année 2023, à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance. Le label Musique en Wallonie, à qui l'on doit déjà plusieurs enregistrements du compositeur, propose le second et dernier volume de l'intégrale de ses mélodies. L'occasion de retrouver la soprano belge Sarah Defrise, qui avait découvert nombre d'inédits dans les cahiers de Jongen, et son complice, le pianiste anglais Craig White. Ce double CD confirme, à qui en douterait encore, le talent du compositeur, y compris dans cette facette peu connue de son œuvre. Car si Jongen fut évidemment fort marqué par les mélodies de ses modèles Debussy et Ravel, ce qu'il confie dans ses écrits, il puisa également bien des idées outre-Rhin, chez Wagner, Schubert et Strauss. Cette inspiration sans frontières donne à ses mélodies une saveur très particulière. Autant de miniatures servies avec une grande subtilité par Sarah Defrise et Craig White. –SR



Anne Wolf Quatuor

Kahane's Walk in Kalahari

Igloo Records

Que dire sinon que c'est beau, très beau même ? Qu'on ne s'en lasse pas, ou alors on s'enlace. L'évidence mélodique s'écoute comme une eau qui coule de source. Alors oui, de la flotte, il n'y en a guère dans le désert qu'évoque le titre *Kahane's Walk in Kalahari* (inspiré par Gabriel Kahane, un auteur compositeur américain qui collabore e.a. avec Sufjan Stevens ou Rufus Wainwright, –ndlr) mais ça n'empêche pas de s'abreuver à cette musique complice. Tel est d'ailleurs le lien qui unit les membres de ce

quartette – on pourrait dire quatuor, n'était-ce sa connotation classique –, une formation pas banale autour du piano d'Anne Wolf : le violoncelle de Sigrid Vandenbogaerde, la guitare acoustique basse – pas banale non plus – de Theo de Jong et la batterie de Lionel Beuven. Attention, il ne s'agit pas de cordes rapportées à un trio de jazz habituel : dans cette session intimiste, le violoncelle interagit avec tout son environnement, rivalisant de délicatesse avec le piano. Deuxième titre du petit EP d'une dizaine de minutes, *Impasse-temps* est décliné en mode mineur, trimballant un spleen bien de saison. En attendant, avec ce quartette, Anne Wolf a trouvé ZE formule. –DS



The Guardians

ON

Autoproduction

Les Guardians ne sont pas des nouveaux-venus sur la scène "belge" stoner, en 2018 sortait leur premier enregistrement, *DTS*, issu de la réunion de musiciens provenant de différents groupes de la scène punk ou rock. Les années passant, les amateurs se professionnalisent (comme ils se définissent dans une récente interview) et reviennent, plus fort, avec ce *ON* aux compos puissantes et à la production plus moderne. Les motifs du genre sont bel et bien présents, il n'y aucun doute, c'est du stoner pur jus. Des intros atmosphériques (*Eagles & Vultures* qui ouvre l'album) cèdent plus ou moins vite la place aux guitares "beefy" et aux solos planants, rappelant l'univers d'un King Buffalo. On retrouve ça et là quelques touches illustratives électroniques et des échanges de voix masculin/féminin comme on peut en retrouver chez Black Moutain par exemple (dans *The Worst*). Deux titres totalement ambient émaillent également l'album (*Enigmatic World* et *On Yildiz*). Assurément à découvrir sur scène. –FXD

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Julien Tassin

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET IMAGE : DR

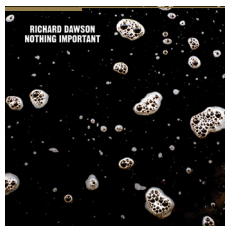
Alors que paraît *Great Expectations*, son nouvel album en quartette avec le trompettiste Jason Palmer, Julien Tassin revient sur quatre enregistrements qui l'ont marqué ces dernières années.



Luciano Cillio
Dialoghi del presente (1977)
EMI

C'est le premier disque qui m'est venu à l'esprit, un album qui a été un choc dès la première écoute. La musique de Cillio est très minimaliste et, en même temps, très diversifiée. Elle est inclassable, à part peut-être, dans la musique contemporaine. C'est un voyage et il est hyper émouvant. *Dialoghi del presente* est son seul album, et il s'est suicidé après l'avoir fait. J'imagine que cette musique a été écrite sur

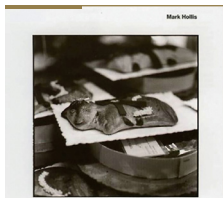
partition, mais l'écoute donne l'impression d'une expression spontanée. Les titres des morceaux font penser à la photographie d'un moment plus ou moins long, une journée, une succession de saisons. Les longues pièces évoquent les mouvements d'une suite. Cela m'a inspiré pour l'écriture de l'album *Great Expectations* dont le premier morceau, *Birth Suite*, est en quatre mouvements.



Richard Dawson
Nothing Important (2014)
Weird World

Ce musicien anglais est un ovni. Il chante comme un barde, comme s'il venait d'une autre époque. C'est aussi un guitariste incroyable, son jeu est sans concession, comme sa manière de chanter, comme ses textes. Je pense que c'est un gars très sensible. Son côté très cru, très brut me parle beaucoup. J'appartiens à cette mouvance de jeu pas forcément propre ni aseptisée.

Cela se retrouve dans mon premier album solo. Je trouve que le fait d'être direct comme ça est très honnête. Parfois, c'est dans l'imperfection que se trouve la beauté. Richard Dawson n'est pas très connu, même s'il a fait un album plus orienté chanson récemment, moins expérimental mais quand même avec un morceau de quarante minutes...



Mark Hollis
Mark Hollis (1998)
Polydor

C'est le seul album solo de Mark Hollis, décédé début 2019. Dans le groupe Talk Talk, il faisait des chansons. Il y avait des choses super dans les années quatre-vingt, même si l'esthétique a vieilli. Ceci s'inscrit dans le prolongement des deux derniers albums de Talk Talk, une sorte de post-rock où Hollis casse les codes. Cela fait très dépareillé. Il y a du jazz, de la musique contemporaine, du rock mais le tout de

façon très subtile. C'est à nouveau quelque chose d'inclassable, avec des mélanges de textures incroyables. Il y a un parallèle à faire avec Luciano Cillio car cela touche au minimalisme.

Le côté économie de notes, "less is more", est, pour moi, une leçon. Il est très difficile de se retenir et d'en rester à l'essentiel. Cela demande beaucoup d'expérience, de sagesse, et il faut mettre son ego de côté.



Six Organs Of Admittance
School Of the Flower (2005)
Drag City

Au départ, c'est de la folk un peu psychédélique mais le mot est peut-être un peu connoté, alors disons de la folk moderne, qui touche à d'autres horizons. Il y a de la guitare acoustique mais aussi de longs moments instrumentaux complètement dingues, avec des guitares électriques saturées et de la batterie. L'intervention des autres instruments n'est pas là pour argumenter le propos, mais plutôt pour le contrer. Ce choc

des mondes me plaît beaucoup. À côté de la dimension contemplative, il y a cet aspect expérimental, avec quelque chose de rugueux derrière. J'ai écouté *School Of the Flowers* en boucle pendant six mois, ce que je fais quand j'adore un album, et ça n'arrive pas tous les jours. Je n'ai pas encore fait le tour de ces quatre albums sélectionnés, un peu comme ceux des Beatles, que j'écoutais déjà il y a trente ans.

Que reste-t-il du rap “à l'ancienne” ?



Magazine belge Rock This Town – Novembre 1990

DOSSIER: DIDIER STIERS

Cette année, si vous ne l'avez pas déjà lu ailleurs, on a fêté les 50 ans de la culture hip-hop. Aux États-Unis en tout cas. Il a en effet fallu un petit moment pour que cet art de vivre percole de l'autre côté de l'Atlantique. En Fédération Wallonie-Bruxelles, si elle n'a forcément pas encore célébré son demi-siècle, elle affiche pourtant déjà quelques riches décennies au compteur. Dont une en particulier. On s'y attarde.

FACE A

Los pionniers

Novembre 1990... En une du magazine Rock This Town, on découvre une photo d'une bande de gamins regardant vers le ciel. Sauf un d'entre eux : celui-là, Sally, alias Défi-J, casquette à l'envers sur le crâne, lorgne vers le photographe, une main sur le menton. Sous ce portrait de groupe, un grand titre : *Rap attitude*. Et deux lignes de sous-titre : « *À l'ombre du Mannekenpeace, la génération rap convoite les années 90. En français dans le texte* ». C'était il y a 33 ans et, en s'intéressant aux petits gars de BRC, pour Brussels Rap Convention, la bande en question, c'était probablement aussi une des premières fois où un magazine culturel de ce côté-ci de notre frontière linguistique se penchait d'un peu plus près sur ce qui était alors certes perçu comme un phénomène. Un phénomène pour d'aucuns probablement pas appelé à se perpétuer dans le temps.

Sauf que... La culture hip-hop, dont le rap est une des disciplines et un des piliers, a depuis fêté son demi-siècle d'existence. À l'époque de cette couverture et de l'article signé alors par Philippe Cornet, elle imprégnait déjà les ghettos afro-américains depuis une quinzaine d'années. En Belgique, elle commencera par inspirer des danseurs et des graffeurs avant, tout doucement, de s'immiscer dans les oreilles. Avec le trio Benny B et *Vous êtes fous!* en mai 90, pour sa variante la plus commerciale. Et avec ces "kets" de BRC pour le côté plus "roots". Ces derniers sortent alors un album, tout simplement intitulé *Volume I*. Un album qui s'avérera être le premier de l'histoire de rap francophone, excusez du peu.

La culture hip-hop a considérablement évolué depuis les premiers mixes du surnommé Kool Herc, le 11 août 1973 au 1520 Sedgwick Avenue dans le Bronx. À propos et en passant : pourquoi lui et pourquoi là ? Parce que – on résume – lors de cette "Back to school jam", Clive Campbell, de son vrai nom, y a étiré les breaks de batterie des titres qu'il mixait, en utilisant le même disque sur chacune de ses deux platines et en laissant ainsi le temps aux danseurs de s'exprimer. D'après la légende, un de ses camarades, Coke La Rock, s'est alors mis à tchatcher sur certains morceaux, devenant du coup le premier MC de cette culture alors en gestation. On vous conseille de visionner la mini-série *Le monde de demain*, diffusée l'an dernier sur Arte, pour avoir une bonne idée de ce à quoi ces prémices pouvaient bien ressembler en version européenne. Du moins française.

Aujourd'hui, en France comme en Belgique (ou ailleurs), on ne compte plus les graffeurs qui s'exposent en galeries et dans les musées ou encore qui œuvrent officiellement à l'initiative de telle ou telle ville. Quant au break, il a su séduire ici et là des chorégraphes et des metteurs en scène plus "classiques". Le rap a lui aussi clairement pris le dessus. De manière générale, il ne ressemble plus à ce qu'on pouvait entendre à l'origine mais il constitue en termes de ventes, comme d'écoute, ce qu'on a appelé la "nouvelle pop". Il a permis à l'un ou l'autre de se faire un nom... voire une fortune.

La décennie culte

En 2017, sous l'intitulé *Yo!*, le hip-hop made in Bruxelles s'exposait à Bozar. Son histoire est alors écrite et mont(r)ée en chapitres. D'abord les premières fulgurances dans les années 80, avec Benny B et BRC – comme mentionné ci-dessus -, puis le rap plus revendicatif de la décennie suivante avec des "grandes gueules" telles que les gars de CNN, De Puta Madre et Starflam. Ensuite la professionnalisation et la commercialisation de cette scène dans les années 2000 et enfin l'apparition de ceux qui seront des "stars" (de diverses envelopures) au fil des années 2010, les Damso, Hamza et autre Roméo Elvis.

L'histoire est loin d'être finie mais on peut déjà être certain que les années 90 auront droit à quelques belles lignes. Tout comme les Bruxellois de De Puta Madre, soit Sozyone, Smimooz Exel, Rayer, déjà repéré du côté de BRC, et le gantois DJ Grazzhoppa, grâce entre autres à *Une ball dans la tête*, leur album polyglotte devenu culte. Les uns comme les autres poursuivent aujourd'hui chacun de leur côté. Pablo "Sozy" Gonzalez dans la peinture, avec succès : voyez son *Homme de la Meuse* à Liège, quai de la Boverie. Ou Uman (Manu Istace pour l'état civil), qui fut un temps à leurs côtés et qui a pris

la tangente reggae/dancehall (et aussi un peu chanson française). Ces nineties, où rap et graff sont encore indissociables, sont pareillement celles de crews comme 9mm ou Souterrain Production avec "Tonton" Arabi Aroug. Celles du collectif CNN/Vils Scélérats. Celles de compiles qui comptent encore (*Calmage* ou *Phat unda compil*). Du festival Lez-Arts Hip-Hop. Des danseurs de Namur Break Sensation ou encore de Starflam, né du collectif H-Posse puis des Malfrats Linguistiques. Et d'Onde De Choc, avec Pitcho qui a repris du service ces jours-ci en quittant momentanément la scène théâtrale : il sera le 16 décembre à l'Ancienne Belgique pour revisiter *Regarde comment*, son album sorti voilà 20 ans !

En un mot comme en cent, cette décennie est tellement marquante qu'elle fait même l'objet de quelques pages spécifiques dans un prochain bouquin tout droit sorti de la plume des connaisseurs de l'ABCDRduson. Dans 1990-1999 : *Une décennie de rap français* (à paraître le 15 novembre chez Marabout), les chroniqueurs de l'Hexagone, sous la supervision/consultance noire-jaune-rouge du collectif Melodiggerz, y évoquent justement les principales compilations "belges" (*Brussels Rap Convention*, *Fidèles au vinyl*, *Phat unda compil* et *Calmage*). « *Le focus est mis sur ces quatre compilations*, précise Sonny Mariano pour Melodiggerz. *Ensuite, ils évoquent dans un texte les sorties belges francophones principales* : Une ball dans la tête et *TechnicStonic* de *De Puta Madre*, Le rap appartient à ceux qui y pensent de *Défi-J & The Def Rock Posse*, De la rue à la scène de *Rival*, et *Starflam*. *Ce n'est pas exhaustif mais ce sont les grosses références des années 90.* »

FACE B

Transmission

Oui, quantité d'anciens sont encore actifs aujourd'hui ! Ils perpétuent au minimum l'esprit du hip-hop dans ce qui est devenu à bien des égards une industrie. Philippe Fourmarier par exemple, alias Phil One, alias Fourmi dans BRC : l'ex-brokeur, qui a mené le chapitre belge de la Zulu Nation, a rejoint Thomas Duprel, alias Akro de Starflam, au sein de Tarmac (le média digital de la RTBF dédié au hip-hop et à la culture urbaine) en tant que "responsable événement et partenariat". DJ Sonar, du H-Posse, mixe plus que jamais. Kaer, de Starflam, fait oeuvre utile de coach scénique, tandis que Baloji, de Starflam également, est devenu réalisateur. Sa dernière réalisation, le long-métrage *Augure*, sortira sur nos écrans ce 15 novembre et il est présélectionné pour représenter la Belgique aux Oscars !

Chez CNN aussi, on continue à défendre la cause. Manza se multiplie sur scène, tandis qu'on retrouve Ramone et Rival comme parties prenantes, de près ou de loin, à quantité d'événements (La Belle Hip-Hop, Hip Hope, le Châlet Hip-Hop aux Plaisirs d'Hiver...). Tous deux viennent de vivre quelques mois bien chargés, entre finalisation d'un nouvel album (*Indélébile 19.9*), retour sur scène (c'était le 19 septembre dernier au Botanique) et inauguration de leur Hip Hop School dans une synagogue désacralisée du côté de la rue de Brabant. « *Avec CNN, ça fait un moment qu'on organise des ateliers à gauche et à droite*, raconte Rival. *Et la colonne vertébrale de ces ateliers, c'est la transmission des belles valeurs de la culture hip-hop.* » En résumé : "Peace, love, unity and having fun", pour reprendre le leitmotiv d'Afrika Bambaataa et de sa Zulu Nation. « *On se doit de les retransmettre, parce qu'on sait comment elles nous ont protégés et permis de nous tirer d'affaire de pas mal de trucs. C'est surtout ça qu'on diffuse à travers les disciplines enseignées à la Hip-Hop School : des valeurs.* » Une école hip-hop, pour venir en renfort des réseaux d'enseignement autorisés ? Pourquoi pas, après tout ! « *Ce projet, c'est un peu comme l'aboutissement d'une vie. Je ne dirais pas une vie de sacrifices pour cette culture, mais c'est un accomplissement. Voilà, pour les 50 ans du hip-hop, on dépose des cadeaux sur la table et, nous, on dépose la Hip-Hop School. Avec tout le taf qu'on fait depuis toujours en mode fédérateur, c'est une chouette continuité, dans la foulée de projets comme celui du Manneken Pis qui porte un costume hip-hop (rebaptisé Manneken Peace, la une de Rock This Town était prémonitoire, – ndlr) ou d'autres, qui sont représentatifs pour tous.* »



Do Puta Madre, Une ball dans la tête – 1995

C'était mieux avant ?

Rival et Ramone parlent du hip-hop comme d'une culture "bâtarde", qui s'inspire de tous les courants : « L'approche du Sénégalais n'est pas forcément la même que celle du gars que tu vas avoir au Maroc, au Pérou ou au Guatemala. Il y a une petite touche qui se nourrit à chaque fois des souches du pays d'origine. C'est ça qui est génial ! ».

« Que serait leur combat sans nos vécus », entend-on dans *Le coeur de leur musique*, extrait de ce nouvel album de CNN. Et plus loin : « Le coeur de leur musique bat au rythme de nos instrus ». Les anciens doivent-ils de temps en temps rappeler aux "kets" qu'ils leur doivent quelques petites choses ? Ce n'est pas exactement ça, explique Rival. « Tu ne peux pas éternellement passer ton temps à reprocher à des gamins de ne pas savoir qui tu es ! Tu ne viens pas dans le hip-hop après avoir suivi des cours sur son histoire. Cette histoire est déjà tellement touffue. Tu peux être un pionnier du graff et ne pas connaître un tel qui est danseur ou rappeur. Tu ne peux pas lui dire que toi, tu as ouvert telle porte alors que lui est passé par la fenêtre, pas par la porte qui était ouverte. À un moment, il faut juste continuer à faire ce qu'on fait parce qu'avant tout, c'est notre passion. On est entiers. Je ne me suis pas levé un matin pour aller faire du tag ou du rap en me disant que j'allais ouvrir des portes pour une génération qui arriverait vingt ans après. Non, j'étais là, j'étais passionné, j'étais un gamin. »

Le point commun, alors ? Se dépatouiller de « choses compliquées », assurément. « Les gamins d'aujourd'hui vivent aussi une époque difficile, reprennent Rival et Ramone. Oui, il suffit d'acheter un PC ou d'avoir un téléphone pour balancer des trucs mais tu te trouves au milieu d'une nuée de gens qui font la même chose que toi, d'une demande qui est noyée sous l'offre. Alors comment vas-tu faire ? Les choses évoluent, les problèmes aussi, et à un moment, ils doivent trouver d'autres solutions pour pallier d'autres problèmes. Alors, dans *Le coeur de leur musique*, oui, on rappelle qu'on est toujours là et que "le coeur de ta musique bat aussi sur des rythmes qui étaient là avant", mais sans pour autant vouloir dire que "hé, les gars, on est là", "ne nous oubliez pas" ou que "c'est grâce à nous !" »

En 2023, et bientôt 24, l'état d'esprit serait différent de celui de 1990 ? Quand on lui pose la question, Rival répond « réseaux sociaux » ! Et constate l'impact violent qu'ils peuvent avoir sur l'ego. « On a l'impression que les artistes font constamment des posts, des vidéos, des bazars... Quand je parle avec des potes, on se dit parfois : "Mais gars, tu postes tout ce que tu fais ! Tu vas aussi poster quand tu chies ?". Il y a un moment où ça devient malsain. Tu alimentes le voyeurisme ! » Chez CNN, on fait confiance à son instinct : « Oui, je suis avec mes gars, oui je traîne toujours avec les mêmes, mais la photo, elle a un sens parce qu'il y a un message derrière. Tu essaies d'amener du contenu. Aujourd'hui, on est vraiment noyé sous l'offre. Parfois, ça me fait penser à ces hôtels "all in" : tu vois plein d'assiettes qui défilent et qui repartent vers la poubelle parce que les gens les ont bourrées de trucs. Moi, je prends mon assiette, je mets un peu de ceci ou ça, je goûte, je me dis que c'est cool et je me sers.



CNN199, Indélébile 19.9 – 2023

Mais on est dans la surconsommation et on ne respecte même plus les choses qui sont faites. C'est surtout ça qui a beaucoup changé : trop d'offres par rapport à la demande, avec en plus cet effet des réseaux sociaux. C'est quand même fou comment sont les gens maintenant, parfois, tu as l'impression qu'ils se sont mis en vitrine ! ».

Faut-il pour autant désespérer de la jeune génération, après ces trois ou quatre décennies de culture hip-hop par chez nous ? N'y a-t-il qu'à constater le fossé qui s'est creusé ? Rival entend bien se servir de la Hip-Hop School pour réduire sa largeur à, comme il dit, un poil de tignasse. « Ce qui est notable, c'est que dans la jeune génération, on commence à s'ouvrir de plus en plus à ce côté "à l'ancienne". Il y a de la technicité, du contenu et de la recherche dans certaines choses qu'ils écoutent mais ils sont quand même aussi saoulés de tout le temps entendre de la chansonnette autotunée. » Que faire alors ? « Ici (à la Hip-Hop School donc, – ndlr), on va par exemple reprendre notre émission radio (feu le Bumrush Show sur Bruzz, – ndlr). Ça se fera à l'étage, on va faire venir un max de jeunes et de moins jeunes et on va faire des cyphers ensemble. Ce qui veut dire : micro au milieu, en live pour l'émission, chacun à son tour balance son 16 mesures, un dj, et puis on poste ça en audio et en vidéo sur le Net. Tu donnes comme ça du contenu aux gens, tu fais découvrir des artistes, et le soir où ils sont tous là, c'est networking et réseautage. »

Ramone et Rival savent que ça peut marcher. Que ça va marcher : « On l'a déjà vu quand ce n'était pas encore ouvert au public et qu'on était en train de graffer. Un jeune qui graffe en bas, un ancien en haut, et ils se croisent. On a offert "le gîte et le couvert" : on faisait des grillades de merguez, Ramone faisait le thé, et tout le monde était là, content, à partager. À se rencontrer, à se prendre en selfie... Et nous, on se dit qu'enfin, on a un lieu où on peut aller en sachant que c'est hip-hop, pas parce que c'est jeudi ou vendredi. Et donc oui, on va vraiment travailler à réduire le fossé. Ça permettra au passage des trucs un peu fous, des croisements, des rencontres entre groupes. Je pense que ça va donner de chouettes projets ! » Comme on le disait : les "anciens" n'ont pas fini de bosser !

• Quelques infos

L'Ancienne Belgique fête les 50 ans du hip-hop le temps d'un programme fort étoffé. Avec notamment Poot, Goooko, Seglla, Swing... Infos : www.abconcerts.be

- À Flagog, le Kinograph fait du même mais sur grand écran, avec une sélection de films célébrant ce demi-siècle. Une nouvelle sortie chaque mercredi, avec présentation spécifique.

- La culture hip-hop chez nous par ses premiers témoins, c'est le concept initié par DJ Sonar avec Raw (Bad Station). Vozgez sur YouTube, à la découverte des « piliers de ce mouvement, en mettant en avant ses fondateurs ainsi que tous ceux qui font avancer le game depuis le début. Histoire, parcours, anecdotes, projets en cours, que sont-ils devenus depuis ? On vous montre tout ! »



Imago extraite du clip *Plano* de Glauque

Romain Vennekens



TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Romain Vennekens, formé à l'IAD, a déjà travaillé avec Glauque, ROZA ou encore Ada Oda. Sa carrière a véritablement "décollé" avec ce clip pour le titre *Plano* de Glauque.

Le sacré est dans toute chose. C'est ce qui ressort des visuels de Romain Vennekens. Originaire de Bousval, dans le Brabant wallon, le réalisateur-photographe laisse transparaître dans son œuvre la magie qui se cache dans notre quotidien : réalisme magique ? « Oui, c'est quelque chose de vraiment conscient. Je n'essaie jamais d'être objectif mais j'assume une certaine vision de la réalité. J'aime bien utiliser des éléments qui existent et les grossir, leur donner un côté mystique. La symbolique est très présente dans mon travail. »

On peut en trouver des exemples frappant dans ses reportages photos au Doudou de Mons ou sur les grands feux : « L'idée, c'est d'aller chercher ces images païennes qui sont encore présentes autour de nous sans qu'on s'en rende forcément compte. Mon travail n'est jamais lié à une religion mais au symbole. Par exemple, les grands feux marquent le cycle des saisons. Et une fête techno, c'est une cérémonie païenne ».

Pas étonnant, dès lors, que ses influences sont à aller chercher du côté des peintures de la Renaissance plutôt que chez les vidéastes contemporains : « Le Caravage, c'est une grande influence. C'est le travail sur la lumière qui m'attire, les expressions des visages. Et le clip permet cette exploration-là. J'aime les choses esthétiques qui poussent un univers assez loin ».

C'est le format clip qui attire le plus Romain : « Ce que j'aime avec le clip c'est que tu peux développer un univers très fort mais de manière assez ciblée. Tu n'as pas une histoire, tu explores plutôt un sentiment, tu es moins lié par une trame narrative, tu peux travailler plus librement, pousser un univers, développer des sensations, jouer avec des thèmes de couleurs... Et puis, j'ai toujours aimé la musique. J'ai eu plusieurs projets musicaux, je continue d'en faire. La musique a toujours eu une place importante dans ma vie. Mélanger le son et l'image est quelque chose qui m'intéresse particulièrement ».

Lors de ses études à l'IAD, il va vers les musiciens et propose ses services. « Je leur envoyais un dossier avec un scénario, quelques visuels... Ça a marché quelques fois et puis, de fil en aiguille, mon cercle s'est agrandi. Par exemple, j'avais fait un clip pour *Thyself* à l'IAD. Quelques années plus tard, le mec était devenu ingénieur du son de Glauque, c'est comme ça que j'ai fait la vidéo de *Plano*. »

Comment la collaboration fonctionne-t-elle ? « Parfois, les groupes ont déjà des idées. Mon rôle, alors, est de dire ce qui va marcher ou pas. C'est parfois des trucs techniques. Un groupe veut marcher dans la rue mais si tu n'as pas le bon éclairage, ça ne donnera rien. De manière générale, quand on a un petit budget, les intérieurs sont naturellement plus cinématographiques. » Son prochain projet est un clip pour le groupe rock Ada Oda, qui sera soutenu par le Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel en FWB. « C'est un budget plus conséquent qui va me permettre de pousser un peu plus loin l'univers. J'ai hâte de m'y mettre ! »

© DR



©VALENTINE RICCARDI

Témé Tan

Après avoir vécu un temps au Canada et un court détour par la Chine, Témé Tan revient à Bruxelles avec un tout nouvel LP. Un disque lumineux qui lui ressemble, construit autour de trois rencontres montréalaises.

TEXTE : NICOLAS CAPART

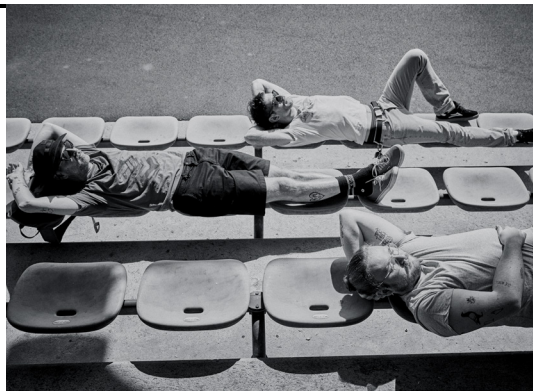
Après un début de carrière remarqué, Témé Tan quitte la Belgique et entame une aventure canadienne en 2018, fort du prix Rapsat-Lelièvre qui lui ouvre des portes. Après un détour par la Chine en 2019, il revient au Québec mais est contraint de marquer une pause. « Je perdais ma voix. Fatigue, malbouffé sur la route, troubles du sommeil... Bref une mauvaise hygiène de vie. Et là on me dit que dois m'arrêter, juste au moment où ça commençait à décoller au Canada. Mais très vite, le COVID est arrivé et nous a tous rattrapés... » Il rentre en Belgique juste avant le confinement et commence alors une période compliquée. « Je ne savais pas ce qui allait advenir de ma voix... J'ai jeté beaucoup d'énergie dans le processus de refaire de la musique. Ce qui m'a motivé à terminer cet album, ce sont les featurings que j'avais enregistré à Montréal. Avec trois artistes incroyables qui m'ont beaucoup inspiré. »

Il y eut d'abord Pierre Kwenders, sorcier et chef d'orchestre du collectif Moonshine, croisé lors du festival Coup de cœur francophone et avec qui le courant est passé instantanément. « Il m'a invité chez lui tout un mois. C'était en février, en plein vortex polaire. On s'est enfermé en studio et on a enregistré plusieurs morceaux, dont Pancake, qui se retrouve sur le disque. »

Vient ensuite la chanteuse inuk Elisapie, autre intersection forte en émotions. « J'ai tout de suite adoré sa voix et son travail et nous sommes restés en contact. Un jour, on s'est loué un studio pour jammer ensemble. J'avais préparé un tas de trucs, on a enregistré quelques démos et terminé un titre, O.Y. (pour "Over You"), qui conclut l'album. »

Enfin, reste Dominique Fils-Aimé alias DOMI, artiste d'origine haïtienne basée à Montréal. Habitée à chanter en anglais, elle s'essaie au français pour la première fois. Cela donne Douleur. « Un titre qui parle d'un amour qu'on croit fini mais qui ne l'est peut-être pas. On y parle d'une femme mais cela représente aussi ma relation avec la musique... Qu'est-ce que je fais dans ce milieu ? Est-ce que je continue ou pas ? »

La réponse fut "oui", pour le plus grand plaisir de nos écoutilles, même si ce questionnement traverse tout ce *Quand il est seul*.



©GREGORY DERKENNE

It It Anita

De retour avec un 5^e album, *Mouche* est sorti le 13 octobre dernier (voir aussi "Les sorties"), les Liégeois fêtent leurs 10 ans d'existence. Pour un groupe qui a des centaines de dates à son actif, pas étonnant que l'anecdote qui les fait encore rire aujourd'hui se soit passée en pleine tournée ! Retour sur une très très très longue journée de concerts.

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Michaël Goffart guitariste du groupe raconte : « En 2018, nous sommes partis en tournée au Québec pour la Canadian Music Week, à Toronto. Nous décollons de Zaventem et nous arrivons à Montréal. Première mauvaise idée, on décide d'aller à Toronto en voiture. Ce qui représente près de 600 bornes. Après une centaine de kilomètres, on se rend compte que notre GPS est configuré pour ne pas prendre les autoroutes. Bref, après un trajet beaucoup plus long que prévu, on arrive en plein milieu de la nuit à notre logement, crevés et jet-lagués. On dort très peu et le lendemain on entame une grosse journée de concerts. Trois shows sont prévus en comptant le montage, le démontage et les trajets à effectuer en plein centre-ville. Le premier concert en début d'après-midi se passe très bien. On enchaîne ensuite par le Sneaky Dee's, un club/resto, et là, pendant le linecheck, je mets un coup de guitare dans la tête d'Elliot et je lui casse une dent (Elliot Stassen est le bassiste du groupe... et ce n'est pas la première fois que ça arrive, - ndlr). Il est 21h et la journée est loin d'être finie... La troisième prestation se déroule à 1h du matin dans un club, avec *Lysistrata* (groupe français de leur label, - ndlr). On s'arrête devant la salle et exténués on s'endort tous dans la camionnette. Après un réveil difficile, on décharge le camion et on monte le matos tant bien que mal. *Lysistrata* joue avant nous et, malheureusement pour eux, la sono de façade lâche après 15 minutes de set. Notre concert est donc purement et simplement annulé. Elliot, exténué, dormait déjà sur une table en attendant notre prestation. Nous n'avons jamais été aussi heureux d'annuler un concert. »

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

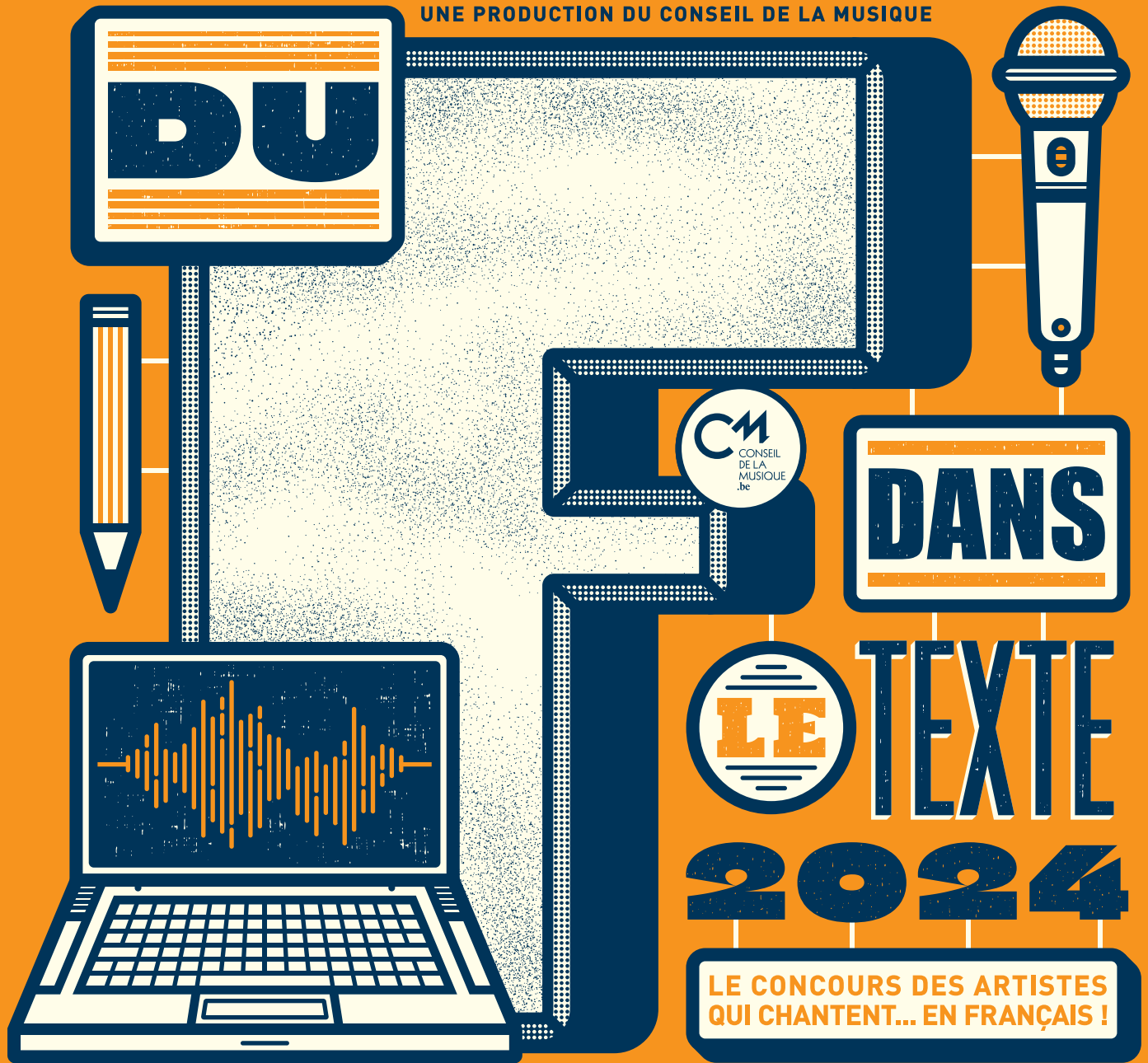
AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

www.amplo.be



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE



INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 8 DÉCEMBRE 2023

▶▶▶▶ WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE ◀◀◀◀

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE



ÉDITEUR RESPONSABLE : CLAIRE MONVILLE - RUE LEBEAU 39 - 1000 BRUXELLES - ILLUSTRATION & DESIGN : GRÉGOIRE GICQUEL (WWW.SPADRAPS.NET)